


VITAM
IMPENDERE
VERO.



JULIE,

OU

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME PREMIER.



... de la Sagesse ou ce ... de l'Amour dans les bras de la Raison

Edition de Cazin

LA NOUVELLE HÉLOÏSE, OU LETTRES DE DEUX AMANS,

Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

PRÉFACE.

IL faut des Spectacles dans les grandes Villes, & des Romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon tems, & j'ai publié ces Lettres. Que n'ai-je vécu dans un ſiecle où je duſſe les jetter au feu !

Quoique je ne porte ici que le titre d'Éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce Livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correſpondance entiere eſt-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? C'eſt sûrement une fiction pour vous.

Tout honnête homme doit avouer les Livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce Recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me

l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le Livre eſt mauvais, j'en ſuis plus obligé de le reconnoître : je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été pluſieurs fois dans le pays des deux Amans, je n'y ai jamais ouï parler du Baron d'Etange ni de ſa fille, ni de M. d'Orbe, ni de Milord Edouard Bomſton, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie eſt groſſiérement altérée en pluſieurs endroits ; ſoit pour mieux donner le change au Lecteur ; ſoit qu'en effet l'Auteur n'en ſût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun penſe comme il lui plaira.

Ce Livre n'eſt point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de Lecteurs. Le ſtyle rebu-

tera les gens de goût, la matiere alarmera les gens féveres, tous les fentimens feront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philofophes : il doit choquer les femmes galantes, & fcandalifer les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi feul : mais à coup sûr il ne plaira médiocrement à perfonne.

Quiconque veut fe réfoudre à lire ces Lettres, doit s'armer de patience fur les fautes de langue, fur le ftyle emphatique & plat, fur les penfées communes rendues en termes empoulés; il doit fe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne font pas des françois, des beaux-efprits, des académiciens, des philofophes, mais des provinciaux, des étrangers, des folitaires, des jeunes gens, prefque des enfans, qui dans leurs imaginations romanef-

ques prennent pour de la philoſophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je penſe ? Ce Recueil avec ſon gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philoſophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie déréglée, ont conſervé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'eſt autre choſe. Jamais fille chaſte n'a lu de Romans; & j'ai mis à celui-ci un titre aſſez décidé, pour qu'en l'ouvrant on ſût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille perdue : mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce Livre; le mal étoit fait d'avance. Puiſqu'elle a commencé, qu'elle acheve de lire : elle n'a plus rien à riſquer.

Qu'un homme auſtere en parcourant ce Recueil ſe rebute aux pre-

mieres parties, jette le Livre avec colere, & s'indigne contre l'Éditeur; je ne me plaindrai point de ſon injuſtice; à ſa place, j'en aurois pu faire autant. Que ſi, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'oſoit blâmer de l'avoir publié; qu'il le diſe, s'il veut, à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire: je ſens que je ne pourrois de ma vie eſtimer cet homme là.



AVERTISSEMENT

Sur la Préface ſuivante.

LA forme & la longueur de ce Dialogue, ou Entretien ſuppoſé, ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du Recueil des premieres Éditions, je le donne à celle-ci tout entier, dans l'eſpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles ſur l'objet de ces ſortes d'Ecrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût fait ſon effet avant d'en diſcuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.



SECONDE PRÉFACE

DE

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

N. VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends : vous comptez ſur peu d'imitateurs.

N. *Vel duo, vel nemo.*

R. *Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

N. Je n'oſe.

R. Tout eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous?

N. Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire. Cette

correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction ?

R. Je ne vois point la conſéquence. Pour dire ſi un Livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait !

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un Portrait a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés bons, il reſte encore cette différence, que le Portrait intéreſſe peu de gens ; le Tableau ſeul peut plaire au Public.

R. Je vous ſuis. Si ces Lettres ſont des Portraits, ils n'intéreſſent point : ſi ce ſont des Tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela ?

N. Précisément.

R. Ainsi, j'arracherai toutes vos réponses avant que vous m'ayez répondu. Au reste, comme je ne puis satisfaire à votre question, il faut vous en passer pour résoudre la mienne. Mettez la chose au pis : ma Julie......

N. Oh ! si elle avoit existé !

R. Hé bien ?

N. Mais sûrement ce n'est qu'une fiction.

R. Supposez.

N. En ce cas, je ne connois rien de si maussade ; ces Lettres ne sont point des Lettres ; ce Roman n'est point un Roman ; les personnages sont des gens de l'autre monde.

R. J'en suis fâché pour celui-ci.

N. Consolez-vous ; les foux n'y

manquent pas non plus; mais les vôtres ne ſont pas dans la nature.

R. Je pourrois.... Non, je vois le détour que prend votre curioſité. Pourquoi décidez-vous ainſi ? Savez-vous juſqu'où les Hommes different les uns des autres ? Combien les caracteres ſont oppoſés ? Combien les mœurs, les préjugés varient ſelon les tems, les lieux, les âges ? Qui eſt-ce qui oſe aſſigner des bornes préciſes à la Nature, & dire : Voilà juſqu'où l'Homme peut aller, & pas au-delà.

N. Avec ce beau raiſonnement les Monſtres inouis, les Géans, les Pigmées, les chimeres de toute eſpece; tout pourroit être admis ſpécifiquement dans la Nature : tout ſeroit défiguré, nous n'aurions plus de modele commun. Je le répete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on ſache auſſi diſcerner ce qui fait les variétés de ce qui eſt eſſentiel à l'eſpece. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoiſe ?

N. Que diriez-vous de celui qui, ſans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement ? N'auroit-on pas droit de lui demander où eſt l'Homme ?

R. Ni traits ni taille ? Etes-vous juſte ? Point de gens parfaits : voilà la chimere. Une jeune fille offenſant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime, une amie trop facile, punie enfin par ſon propre cœur de l'excès de ſon indulgence ; un jeune homme honnête & ſenſible, plein de foibleſſe & de beaux diſcours ; un vieux

Gentilhomme entêté de ſa nobleſſe, ſacrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux & brave, toujours paſſionné par ſageſſe, toujours raiſonnant ſans raiſon....

N. Un mari débonnaire & hoſpitalier empreſſé d'établir dans ſa maiſon l'ancien amant de ſa femme...

R. Je vous renvoie à l'inſcription de l'Eſtampe (*).

N. *Les belles ames ?*..... Le beau mot !

R. O Philoſophie ! combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs, à rendre les hommes petits !

N. L'eſprit romaneſque les aggrandit & le trompe. Mais revenons. Les

---

(*) Voyez la ſeptieme Eſtampe.

deux amies ? Qu'en dites-vous ? . . . . Et cette converſion ſubite au Temple ? . . . la Grace ſans doute ? . . .

R. Monſieur. . . .

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchiſme à ſes enfans ; qui meurt ſans vouloir prier Dieu ; dont la mort cependant édifie un Paſteur, & convertit un Athée ! . . . Oh ! . . .

R. Monſieur. . . .

N. Quant à l'intérêt, il eſt pour tout le monde, il eſt nul. Pas une mauvaiſe action ; pas un méchant homme qui faſſe craindre pour les bons. Des événemens ſi naturels, ſi ſimples qu'ils le ſont trop ; rien d'inopiné ; point de coup de Théâtre. Tout eſt prévu long-tems d'avance ; tout arrive comme il eſt prévu. Eſt-ce la

peine de tenir regiſtre de ce que chacun peut voir tous les jours dans ſa maiſon, ou dans celle de ſon voiſin ?

R. C'eſt-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares ? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en eſt point un ; vous l'avez dit vous-même. C'eſt un Recueil de Lettres...

N. Qui ne ſont point des Lettres ; je crois l'avoir dit auſſi. Quel ſtyle épiſtolaire ! Qu'il eſt guindé ! Que d'exclamations ! Que d'apprêts ! Quelle emphaſe pour ne dire que des choſes communes ! Quels grands mots pour de petits raiſonnemens ! Rarement du ſens, de la juſteſſe ; jamais ni fineſſe, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues,

& des penſées qui rampent toujours. Si vos perſonnages ſont dans la Nature, avouez que leur ſtyle eſt peu naturel?

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainſi.

N. Comptez-vous que le Public le verra d'un autre œil; & n'eſt-ce pas mon jugement que vous demandez?

R. C'eſt pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des Lettres faites pour être imprimées.

N. Ce ſouhait paroît aſſez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impreſſion.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer?

N. L'Auteur comme il veut s'y montrer; ceux qu'il dépeint tels qu'ils ſont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureuſement peint; pas un caractere aſſez bien marqué; nulle obſervation ſolide; aucune connoiſſance du monde. Qu'apprend-on dans la petite ſphere de deux ou trois Amans ou Amis toujours occupés d'eux ſeuls?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes ſociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement eſt ſévere; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injuſtice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces Lettres; moins pour excuſer les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la ſource.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de ſentir que dans

le

le commerce du monde ; les paſſions autrement modifiées ont auſſi d'autres expreſſions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des Solitaires. S'enſuit-il de-là que leur langage ſoit fort énergique ? Point du tout ; il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premiérement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés aient ces manieres de parler vives, fortes,

coloriées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans ? Non ; la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne ſonge pas même à perſuader ; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'Amour dans les grandes Villes, l'y ſent-on mieux que dans les hameaux ?

N. C'eſt-à-dire que la foibleſſe du langage prouve la force du ſentiment ?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Liſez une lettre d'amour faite par un Auteur dans ſon cabinet, par un bel-eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, ſa plume va, comme on dit, brûler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez

enchanté, même agité peut-être; mais d'une agitation paſſagere & ſéche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'Amour a réellement dictée; une lettre d'un amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire; comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe & ne s'épuiſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes; on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie; on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur ſait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le

jargon paré des paſſions, ne connoiſſent point ces ſortes de beautés, & les mépriſent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette derniere eſpece de lettres, ſi les penſées ſont communes, le ſtyle pourtant n'eſt pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'eſt qu'illuſion; il ſe fait, pour ainſi dire, un autre Univers; il s'entoure d'objets qui ne ſont point, ou auxquels lui ſeul a donné l'être; & comme il rend tous ſes ſentimens en images, ſon langage eſt toujours figuré. Mais ces figures ſont ſans juſteſſe & ſans ſuite; ſon éloquence eſt dans ſon déſordre; il prouve d'autant plus qu'il raiſonne moins. L'enthouſiaſme eſt le dernier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait; elle en fait alors ſon idole; elle le place dans

le Ciel; & comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'Amour, l'enthousiasme de l'Amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du séjour céleste. Dans ces transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampans? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires? N'élevera-t-il pas son style? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité? Que parlez-vous de Lettres, de style épistolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il est bien question de cela! ce ne sont plus des Lettres que l'on écrit, ce sont des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls.

R. Non: voyez l'hiver sur ma tête. Il est un âge pour l'expérience; un autre pour le souvenir. Le sentiment

s'éteint à la fin ; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpece. Deux ou trois jeunes gens ſimples, mais ſenſibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſongent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils ſe connoiſſent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entr'eux. Ils ſont enfans, penſeront-ils en hommes ? Ils ſont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils ſont ſolitaires, connoîtront-ils le monde & la ſociété ? Pleins du ſeul ſentiment qui les occupe, ils ſont dans le délire, & penſent philoſopher. Voulez-vous qu'ils ſachent obſerver, juger, réfléchir ?

Ils ne ſavent rien de tout cela. Ils ſavent aimer ; ils rapportent tout à leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées eſt - elle moins amuſante que tout l'eſprit qu'ils pourroient étaler ? Ils parlent de tout ; ils ſe trompent ſur tout ; ils ne font rien connoître qu'eux ; mais en ſe faiſant connoître, ils ſe font aimer : leurs erreurs valent mieux que le ſavoir des Sages : leurs cœurs honnêtes portent par - tout, juſques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils ſe refuſent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils ſentent, ils ſe replient ſur eux - mêmes ; ils ſe détachent du reſte de l'Univers ; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un ſpectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'inſtruits, parler en Philoſophes, même en penſant l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur obſervateur. Je ne fais point de comparaiſon entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domeſtique effacent les fautes du premier âge : la chaſte épouſe, la femme ſenſée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même eſt un ſujet de critique : la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhenſible ; on diroit que ce ſont deux Livres différens que les mêmes perſonnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raiſonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le ſoient

devenus ? Les jeux d'enfans qui précedent les leçons de la ſageſſe empêchent de les attendre ; le mal ſcandaliſe avant que le bien puiſſe édifier ; enfin le Lecteur indigné ſe rebute & quitte le Livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je penſe, au contraire, que la fin de ce Recueil ſeroit ſuperflue aux Lecteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainſi, ceux qui n'acheveront pas le Livre, ne perdront rien, puiſqu'il ne leur eſt pas propre ; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord ſe faire écouter de ceux qui doivent en faire uſage.

J'ai changé de moyen, mais non

pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu ; peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre ; & les enfans ne goûtent pas mieux la raiſon nue, que les remedes mal déguiſés.

Coſi a l' egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gl'orli del vaſo ;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve
E dall' inganno ſuo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore ; ils ſuceront les bords du vaſe, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne ſera plus ma faute ; j'aurai fait de mon mieux pour la faire paſſer.

Mes jeunes gens ſont aimables ; mais pour les aimer à trente ans, il

faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour s'y plaire ; & ce n'eſt qu'après avoir déploré leurs fautes, qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs Lettres n'intéreſſent pas tout d'un coup ; mais peu à peu elles attachent ; on ne peut ni les prendre, ni les quitter. La grace & la félicité n'y ſont pas, ni la raiſon, ni l'eſprit, ni l'éloquence ; le ſentiment y eſt ; il ſe communique au cœur par degrés, & lui ſeul à la fin ſupplée à tout. C'eſt une longue romance, dont les couplets pris à part, n'ont rien qui touche, mais dont la ſuite produit à la fin ſon effet. Voilà ce que j'éprouve en les liſant : dites-moi ſi vous ſentez la même choſe.

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'Auteur, l'effet eſt tout ſimple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde

ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraiſonnement continuel de vos bonnes gens. Un Solitaire peut les goûter ; vous en avez dit la raiſon vous-même. Mais avant que de publier ce Manuſcrit, ſongez que le Public n'eſt pas composé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux, ſeroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Celadon, votre Edouard pour un Don Quichotte, vos Caillettes pour deux Aſtrées, & qu'on s'en amuſât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuſent guere : il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire ſix volumes de viſions.

R. La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet Ouvrage, m'encourage à le publier.

N. Quoi ! la certitude de n'être point lu ?

R. Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premiérement, parce que la multitude des Livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui diſent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les Livres choiſis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils ſoutiennent les maximes du monde, ils ſont ſuperflus ; & s'ils les combattent, ils ſont inutiles. Ils trouvent ceux qui les liſent liés aux vices de la ſociété, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un inſtant ſon ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une réſiſtance invincible, eſt toujours forcé de garder ou reprendre ſa premiere ſituation. Je ſuis perſuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'aient

fait cet essai, du moins une fois en leur vie ; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des Livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes Villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, & c'est alors que les Livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage ; & comme elles ne trouvent pas un si grand contre-poids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude aussi bien que du grand monde, force de recourir aux Livres amusans, seule ressource de qui vit seul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de Romans dans les

Provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les Campagnes que dans les Villes, & ils y font beaucoup plus d'impreſſion : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces Livres qui pourroient ſervir à la fois d'amuſement, d'inſtruction, de conſolation au Campagnard, malheureux ſeulement parce qu'il penſe l'être, ne ſemblent faits au contraire que pour le rebuter de ſon état, en attendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend mépriſable ; les gens du bel air, les femmes à la mode, les Grands, les Militaires ; voilà les Acteurs de tous vos Romans. Le rafinement du goût des Villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne ; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fauſſes vertus ternit l'éclat des véritables ; le manége des procédés eſt ſubſtitué aux devoirs

réels ; les beaux diſcours font dédaigner les belles actions, & la ſimplicité des bonnes mœurs, paſſe pour groſſiéreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux ſur un Gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchiſe avec laquelle il reçoit ſes hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans ſon canton ? Sur ſa femme, qui apprend que les ſoins d'une mere de famille ſont au-deſſous des Dames de ſon rang ? Sur ſa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la Ville font dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eût épouſé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur Village, abandonnent leur vieux château, qui, bientôt devient maſure, & vont dans la Capitale, où le pere, avec ſa Croix de Saint-Louis, de Seigneur qu'il étoit, devient Valet, ou Chevalier d'induſtrie ; la mere

établit

établit un brelan ; la fille attire les joueurs, & ſouvent tous trois, après avoir mené une vie infâme, meurent de miſere & déshonorés.

Les Auteurs, les Gens de Lettres, les Philoſophes ne ceſſent de crier que, pour remplir ſes devoirs de citoyen, pour ſervir ſes ſemblables, il faut habiter les grandes Villes ; ſelon eux, fuir Paris, c'eſt haïr le genre humain ; le peuple de la campagne eſt nul à leurs yeux ; à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des académies & des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les pieces de Théâtre, tout tire ſur les Provinciaux ; tout tourne en dériſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques ; tout prêche les manieres & les plaiſirs du grand monde : c'eſt une honte de ne les pas connoître ; c'eſt un malheur

de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaiſirs imaginaires peuple Paris de jour en jour ? Ainſi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des ſyſtêmes politiques, amoncelent, entaſſent les habitans de chaque pays ſur quelques points du territoire, laiſſant tout le reſte en friche & déſert : ainſi, pour faire briller les Capitales, ſe dépeuplent les Nations ; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des ſots, fait courir l'Europe à grands pas vers ſa ruine. Il importe au bonheur des hommes, qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoiſonnées. C'eſt le métier des Prédicateurs de nous crier : *Soyez bons & ſages*, ſans beaucoup s'inquiéter du ſuccès de leurs diſcours ; le Citoyen qui s'en inquiéte ne doit point nous crier ſottement : *Soyez bons ;* mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment : reprenez haleine. J'aime les vues utiles ; & je vous ai ſi bien ſuivi dans celle-ci, que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il eſt clair, ſelon votre raiſonnement que pour donner aux ouvrages d'imagination la ſeule utilité qu'ils puiſſent avoir, il faudroit les diriger vers un but oppoſé à celui que leurs Auteurs ſe propoſent ; éloigner toutes les choſes d'inſtitution ; ramener tout à la Nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & ſimple : les guérir des fantaiſies de l'opinion ; leur rendre le goût des vrais plaiſirs ; leur faire aimer la ſolitude & la paix ; les tenir à quelques diſtances les uns des autres ; & au lieu de les exciter à s'entaſſer dans les Villes, les porter à s'étendre également ſur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Syl-

vandres, des Pasteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illustres Paysans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philosophant sur la Nature, ni d'autres pareils êtres romanesques qui ne peuvent exister que dans les Livres; mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique & l'agriculture ont des plaisirs qu'ils ne savent pas connoître; que ces plaisirs sont moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicatesse; qu'un homme qui voudroit se retirer à la campagne avec sa famille, & devenir lui-même son propre fermier, y pourroit couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusemens des Villes; qu'une ménagere des champs peut être une femme charmante, aussi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites maîtresses; qu'enfin les plus doux sentimens du cœur y peuvent animer une

ſociété plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & ſatyriques ſont le triſte ſupplément de la gaieté qu'on n'y connoît plus ? Eſt-ce bien cela ?

R. C'eſt cela même. A quoi j'ajouterai ſeulement une réflexion. L'on ſe plaint que les Romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant ſans ceſſe à ceux qui les liſent les prétendus charmes d'un état qui n'eſt pas le leur, ils les ſéduiſent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'eſt pas, on parvient à ſe croire autre choſe que ce qu'on eſt, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaiſirs de leur condi-

tion, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient ſages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires : pour les inſtruire, il faut qu'ils leur plaiſent, qu'ils les intéreſſent ; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes ſociétés ; ils doivent les montrer fauſſes & mépriſables, c'eſt-à-dire, telles qu'elles ſont. A tous ces titres, un Roman, s'il eſt bien, au moins s'il eſt utile, doit être ſifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un Livre plat, extravagant, ridicule ; & voilà, Monſieur, comment la folie du monde eſt ſageſſe.

N. Votre concluſion ſe tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir ſa chûte, ni s'apprêter à tomber plus fiérement. Il me reſte une ſeule diffi-

culté. Les Provinciaux, vous le ſavez, ne liſent que ſur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un Livre deſtiné pour les Solitaires, eſt d'abord jugé par les gens du monde; ſi ceux-ci le rebutent, les autres ne le liſent point. Répondez.

R. La réponſe eſt facile. Vous parlez des beaux-eſprits de Province; & moi je parle des vrais Campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne ſavent pas que vous exiſtez. Les Livres qui tombent à Paris, font la fortune des Libraires de Province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres?

R. Raillez. Moi, je perſiſte. Quand on aſpire à la gloire, il faut ſe faire lire à Paris; quand on veut être utile, il faut ſe faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens paſſent leur vie dans des Campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils ſe regardent comme exilés par une fortune étroite? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de ſociétés, ils emploient la ſoirée à lire au coin de leur feu les Livres amuſans qui leur tombent ſous la main. Dans leur ſimplicité groſſiere, ils ne ſe piquent ni de littérature, ni de bel-eſprit; ils liſent pour ſe déſennuyer & non pour s'inſtruire; les Livres de morale & de philoſophie ſont pour eux comme n'exiſtant pas: on en feroit en vain pour leur uſage; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur ſituation, vos Romans ne ſervent qu'à la leur rendre encore plus

amere. Ils changent leur retraite en un désert affreux, & pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de mal-aise & de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que, par quelque heureux hazard, ce Livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces Habitans des champs, & que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur, le leur rendra plus supportable? J'aime à me figurer deux époux lisant ce Recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux sans vouloir imiter un si doux modele? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'Amour, sans que la leur se resserre & s'affermisse?

En quittant leur lecture, ils ne seront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux; ils reprendront le goût des plaisirs de la Nature : ses vrais sentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en Paysans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les meres de famille..... Mais les filles; n'en dites-vous rien?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de Livres d'Amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré son titre, ne

ſe plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à riſquer.

N. A merveille ! Auteurs érotiques venez à l'école : vous voilà tous juſtifiés.

R. Oui, s'ils le ſont par leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

N. L'êtes-vous aux mêmes conditions ?

R. Je ſuis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une regle pour juger les Livres : ſi vous la trouvez bonne, ſervez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la Jeuneſſe. Je ne connois point de projet plus inſenſé. C'eſt commencer pas mettre le feu à la maiſon pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de

diriger vers ſon objet la morale de ces ſortes d'ouvrages, on adreſſe toujours cette morale aux jeunes Filles (*), ſans ſonger que les jeunes filles n'ont point de part aux déſordres dont on ſe plaint. En général, leur conduite eſt réguliere, quoique leurs cœurs ſoient corrompus. Elles obéiſſent à leurs meres en attendant qu'elles puiſſent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, ſoyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'obſervation vous eſt contraire en ce point. Il ſemble qu'il faut toujours au ſexe un tems de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'eſt un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles ſont faciles & les femmes ſéveres, c'eſt le contraire chez

(*) Ceci ne regarde que les modernes Romans Anglois.

ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au ſcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves; le crime eſt compté pour rien (*).

R. A l'enviſager par ſes ſuites, on n'en jugeroit pas ainſi. Mais ſoyons juſtes envers les femmes; la cauſe de leur déſordre eſt moins en elles que dans nos mauvaiſes inſtitutions.

Depuis que tous les ſentimens de la nature ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'inique deſpotiſme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis, que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent

---

(*) *Talis eſt via mulieris adulteræ quæ comedit, & tergens os ſuum dicit : non ſum operata malum.* Proverbe XXX. 20.

par un désordre dont elles font gloire, le scandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal ? remontez à sa source. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'est par les mœurs domestiques qu'elle doit commencer, & cela dépend absolument des peres & meres. Mais ce n'est point ainsi qu'on dirige les instructions ; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime ; & la morale des Livres sera toujours vaine, parce qu'elle n'est que l'art de faire sa cour au plus fort.

N. Assurément la vôtre n'est pas servile ; mais à force d'être libre, ne l'est-elle point trop ? Est-ce assez qu'elle aille à la source du mal ? Ne craignez-vous point qu'elle en fasse ?

R. Du mal ! A qui ? Dans des tems

d'épidémie & de contagion, quand tout eſt atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, ſous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens ſains? Monſieur, nous penſons ſi différemment ſur ce point, que, ſi l'on pouvoit eſpérer quelque ſuccès pour ces Lettres, je ſuis très-perſuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur Livre.

N. Il eſt vrai que vous avez une excellente Prêcheuſe. Je ſuis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes: j'étois fâché que vous leur défendiſſiez de nous faire des ſermons (*).

R. Vous êtes preſſant; il faut me

(*) *Voyez* la Lettre de M. d'Alembert ſur les Spectacles, *page* 81, premiere édit.

taire : je ne ſuis ni aſſez fou , ni aſſez ſage pour avoir toujours raiſon. Laiſſons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût - on ſur tout le reſte rien à dire à tout autre, comment paſſer au ſévere Cenſeur des Spectables , les ſituations vives & les ſentimens paſſionnés dont tout ce Recueil eſt rempli ? Montrez-moi une ſcene de Théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du boſquet de Clarens (*) & du cabinet de toilette ? Reliſez la Lettre ſur les Speccles ; reliſez ce Recueil ..... Soyez conſéquent , ou quittez vos principes. ...... Que voulez - vous qu'on penſe ?

R. Je veux , Monſieur , qu'un Cri-

(*) On prononce *Claran.*

tique

tique ſoit conſéquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Reliſez mieux l'écrit que vous venez de citer ; reliſez auſſi la Préface de Narciſſe, vous y verrez la réponſe à l'inconſéquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront ſans doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous........

N. Je me rappelle deux paſſages (*)..... Vous eſtimez peu vos contemporains.

R. Monſieur, je ſuis auſſi leur contemporain ! O ! que ne ſuis-je né dans un ſiecle où je duſſe jetter ce Recueil au feu !

N. Vous outrez, à votre ordinaire ;

(*) Préface de Narciſſe, *page* 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert, *pages* 223, 224.

mais jusqu'à certain point, vos maximes sont assez justes. Par exemple, si votre Héloïse eût été toujours sage, elle instruiroit beaucoup moins; car à qui serviroit-elle de modele? C'est dans les siecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela dispense de les pratiquer; & l'on contente à peu de frais, par une lecture oisive, un reste de goût pour la vertu.

R. Sublimes Auteurs, rabaissez un peu vos modeles, si vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point souillée? Eh! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déja fait ces réflexions: mais n'importe; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer en-

ſuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inſpirer l'amour aux filles & la réſerve aux femmes, c'eſt renverſer l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philoſophie a proſcrite. Quoi que vous en puiſſiez dire, l'amour dans les filles eſt indécent & ſcandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puiſſe autoriſer un amant. Quelle étrange mal-adreſſe que d'être indulgent pour des filles, qui ne doivent point vous lire, & ſévere pour les femmes, qui vous jugeront! Croyez-moi, ſi vous avez peur de réuſſir, tranquilliſez-vous: vos meſures ſont trop bien priſes pour vous laiſſer craindre un pareil affront. Quoi qu'il en ſoit, je vous garderai le ſecret; ne ſoyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un Livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monſieur? Un

honnête homme se cache-t-il quand il parle au Public ? Ose-t-il imprimer ce qu'il n'oseroit reconnoître ? Je suis l'Editeur de ce Livre, & je m'y nommerai comme Editeur.

N. Vous vous y nommerez ? Vous ?

R. Moi-même.

N. Quoi ! Vous y mettrez votre nom ?

R. Oui, Monsieur.

N. Votre vrai nom ? *Jean-Jacques* *ROUSSEAU*, en toutes lettres ?

R. *Jean-Jacques Rousseau*, en toutes lettres.

N. Vous n'y pensez pas ! Que dirat-on de vous ?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme

à la tête de ce Recueil, non pour me l'approprier; mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le Livre mauvais en lui-même, c'eſt une raiſon de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

N. Etes-vous content de cette réponſe?

R. Oui, dans des tems où il n'eſt poſſible à perſonne d'être bon.

N. Et les belles ames, les oubliez-vous?

R. La Nature les fit, vos inſtitutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots: *Par J. J. Rouſſeau, Citoyen de Geneve!*

R. *Citoyen de Geneve ?* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma Patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'eſt pas ſans honneur, & vous avez auſſi quelque choſe à perdre. Vous donnez un Livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois vous en empêcher ; mais ſi vous en faites la ſottiſe, j'approuve que vous la faſſiez hautement & franchement. Cela, du moins, ſera dans votre caractere. Mais à propos mettrez-vous auſſi votre deviſe à ce Livre ?

R. Mon Libraire m'a déja fait cette plaiſanterie, & je l'ai trouvée ſi bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monſieur, je ne mettrai point ma deviſe à ce Livre ; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je

m'effraie moins que jamais de l'avoir prife. Souvenez-vous que je fongeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le foin d'excufer un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me fuis accufé d'avance, plus fortement peut-être que perfonne ne m'accufera. Celui qui préfere la vérité à fa gloire peut efpérer de la préférer à fa vie. Vous voulez qu'on foit toujours conféquent; je doute que cela foit poffible à l'homme; mais ce qui lui eft poffible eft d'être toujours vrai : voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande fi vous êtes l'Auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma queftion ?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un menfonge.

N. Mais vous refuſez auſſi de dire la vérité ?

R. C'eſt encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût ſe trompent-ils ſur la plume des Auteurs ? Comment oſez-vous faire une queſtion que c'eſt à vous de réſoudre ?

N. Je la réſoudrois bien pour quelques Lettres ; elles ſont certainement de vous ; mais je ne vous reconnois plus dans les autres ; & je doute qu'on ſe puiſſe contrefaire à ce point. La Nature, qui n'a pas peur qu'on la méconnoiſſe, change ſouvent d'apparence, & ſouvent l'art ſe décele en voulant être plus naturel qu'elle : c'eſt le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce Recueil eſt plein de choſes

d'une mal-adreſſe que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries; où eſt l'homme capable de mieux faire, qui pourroit ſe réſoudre à faire ſi mal? Où eſt celui qui auroit laiſſé la choquante propoſition que ce fou d'Edouard fait à Julie? Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule d'un petit bonhomme, qui, voulant toujours mourir, a ſoin d'en avertir tout le monde, & finit par ſe porter toujours bien? Où eſt celui qui n'eût pas commencé par ſe dire : Il faut marquer avec ſoin les caracteres ; il faut exactement varier les ſtyles? Infailliblement, avec ce projet, il auroit mieux fait que la Nature.

J'obſerve que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caracteres, & que les amis, confondant leurs ames, confondent

auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchantereſſe, tout ce qui l'approche doit lui reſſembler; tout doit devenir Julie autour d'elle; tous ſes amis ne doivent avoir qu'un ton; mais ces choſes ſe ſentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'Inventeur n'oſeroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude; ce qui redevient ſimple à force de fineſſe, ne lui convient plus. Or, c'eſt-là qu'eſt le ſceau de la vérité; c'eſt-là qu'un œil attentif cherche & retrouve la Nature.

R. Hé bien, vous concluez donc?

N. Je ne conclus pas; je doute, & je ne ſaurois vous dire, combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, ſi

tout cela n'eſt que fiction, vous avez fait un mauvais livre : mais dites que ces deux femmes ont exiſté, & je relis ce Recueil tous les ans, juſqu'à la fin de ma vie.

R. Eh! qu'importe qu'elles aient exiſté ? Vous les chercheriez en vain ſur la terre. Elles ne ſont plus.

N. Elles ne ſont plus ? Elles furent donc ?

R. Cette concluſion eſt conditionnelle : ſi elles furent, elles ne ſont plus.

N. Entre nous, convenez que ces petites ſubtilités ſont plus déterminantes qu'embarraſſantes.

R. Elles ſont ce que vous les for-

cez d'être, pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe ſeule dit tout ?

R. Je vois qu'elle ne dit rien ſur le fait en queſtion : car qui peut ſavoir ſi j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuſcrit, ou ſi c'eſt moi qui l'y ai miſe ? Qui peut dire ſi je ne ſuis point dans le même doute où vous êtes ? Si tout cet air de myſtere n'eſt pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance ſur ce que vous voulez ſavoir ?

N. Mais enfin, vous connoiſſez les lieux ? Vous avez été à Vevai ; dans le pays de Vaud ?

R. Plusieurs fois ; & je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Etange ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens : je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces Lettres. J'y ai passé revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin autant que je puis me rappeller la situation du pays, j'ai remarqué dans ces Lettres, des transpositions de lieux & des erreurs de topographie ; soit que l'Auteur n'en sût pas davantage, soit qu'il voulût dépayser ses Lecteurs. C'est-là tout ce que vous apprendrez de moi sur ce point, & soyez sûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refusé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même

curiosité que moi. Si vous publiez cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette conversation pour toute Préface : les éclaircissemens nécessaires y sont tous.

R. Vous avez raison : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reste ces sortes d'apologies ne réussissent guere.

N. Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage; mais j'ai pris soin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conseille d'en transposer les rôles. Feignez que c'est moi qui vous presse de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponses. Cela sera plus modeste, & fera un meilleur effet.

R. Cela sera-t-il aussi dans le ca-

ractere dont vous m'avez loué ci-devant ?

N. Non, je vous tendois un piége. Laissez les choses comme elles sont.

FIN.



LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

A JULIE.

IL faut vous fuir, Mademoiſelle, je le ſens bien : j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, & conſeillez-moi.

Vous ſavez que je ne ſuis entré dans votre maiſon que ſur l'invitation de Ma-

dame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne ſeroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un ſi beau naturel, j'oſai me charger de ce dangereux ſoin, ſans en prévoir le péril, ou du moins ſans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'eſpere que je ne m'oublierai jamais juſqu'à vous tenir des diſcours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au reſpect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naiſſance & à vos charmes. Si je ſouffre, j'ai du moins la conſolation de ſouffrir ſeul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours; & je m'apperçois que ſans y ſonger vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je ſais, il eſt vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'eſpoir; & je me ſerois efforcé de le prendre, ſi je pouvois accorder en cette occaſion la pru-

dence avec l'honnêteté ; mais comment me retirer décemment d'une maiſon dont la maîtreſſe elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde ? Comment fruſtrer cette tendre mere du plaiſir de ſurprendre un jour ſon époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce deſſein ? Faut-il quitter impoliment ſans lui rien dire ? Faut-il lui déclarer le ſujet de ma retraite ; & cet aveu même ne l'offenſera-t-il pas de la part d'un homme dont la naiſſance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aſpirer à vous ?

Je ne vois, Mademoiſelle, qu'un moyen de ſortir de l'embarras où je ſuis ; c'eſt que la main qui m'y plonge m'en retire, que ma peine, ainſi que ma faute, me vienne de vous, & qu'au moins par pitié pour moi, vous daigniez m'interdire votre préſence. Montrez ma lettre à vos parens ; faites-moi refuſer votre porte ; chaſſez-moi comme il vous plaira ; je puis tout endurer de vous ; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chaſſer ! moi, vous fuir ! & pourquoi ? Pourquoi donc eſt-ce un crime

d'être ſenſible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore? Non, belle Julie, vos attraits avoient ébloui mes yeux; jamais ils n'euſſent égaré mon cœur, ſans l'attrait plus puiſſant qui les anime. C'eſt cette union touchante d'une ſenſibilité ſi vive & d'une inaltérable douceur; c'eſt cette pitié ſi tendre à tous les maux d'autrui; c'eſt cet eſprit juſte & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame; ce ſont, en un mot, les charmes des ſentimens bien plus que ceux de la perſonne, que j'adore en vous. Je conſens qu'on puiſſe vous imaginer plus belle encore; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme; non, Julie, il n'eſt pas poſſible.

J'oſe me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité ſecrete entre nos affections, ainſi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altere en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations ſemblent ſe rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de ſentir & de voir, & pourquoi n'oſerois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert

que j'apperçois dans nos jugemens ? Quelquefois nos yeux se rencontrent ; quelques soupirs nous échappent en même-tems ; quelques larmes furtives. . . . ô Julie ! si cet accord venoit de plus loin. . . . si le Ciel nous avoit destinés . . . . toute la force humaine. . . . ah ! pardon ! je m'égare : j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir : l'ardeur de mes desirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur se prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit possible. Jugez si mes sentimens sont purs, par la sorte de grace que je viens vous demander. Tarissez, s'il se peut, la source du poison qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y sens naître : mais par pitié, détournez de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort ; dérobez aux miens vos

traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos geſtes ; trompez l'avide imprudence de mes regards ; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point ſans émotion : ſoyez, hélas ! une autre que vous-même, pour que mon cœur puiſſe revenir à lui.

Vous le dirai-je ſans détour ? Dans ces jeux que l'oiſiveté de la ſoirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de réſerve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laiſſaſſiez prendre un baiſer : vous réſiſtâtes foiblement. Heureuſement je n'eus garde de m'obſtiner. Je ſentis à mon trouble croiſſant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah ſi du moins je l'euſſe pu ſavourer à mon gré, ce baiſer eût été mon dernier ſoupir, & je ſerois mort le plus heureux des hommes !

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des ſuites funeſtes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait ſon danger, juſqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne ſais comment

il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne, qu'un tressaillement me saisit ; le jeu me donne la fievre ou plutôt le délire : je ne vois, je ne sens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, ou me cacher, comment répondre de moi ?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mere ou sans votre cousine, vous changez tout à coup de maintien ; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, & si grave dans le tête-à-tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit composer

ſon maintien à proportion du nombre des ſpectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être ſerai-je moins tourmenté.

Si la commiſération naturelle aux ames bien nées, peut vous attendrir ſur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque eſtime, de légers changemens dans votre conduite rendront ſa ſituation moins violente, & lui feront ſupporter plus paiſiblement & ſon ſilence & ſes maux : ſi ſa retenue & ſon état ne vous touchent pas, & que vous vouliez uſer du droit de le perdre, vous le pouvez ſans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un tranſport indiſcret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoi que vous ordonniez de mon ſort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un eſpoir téméraire, & ſi vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oſerois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

LETTRE II.

A Julie.

Que je me ſuis abuſé, Mademoiſelle, dans ma premiere Lettre ! Au lieu de ſoulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'expoſant à votre diſgrace, & je ſens que le pire de tous eſt de vous déplaire. Votre ſilence, votre air froid & reſervé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma priere en partie, ce n'eſt que pour mieux m'en punir,

E poi ch'amor di me vi fece accorta
Fur i biondi capelli allor velati,
E l'amoroſo ſguardo in ſe raccolto (1).

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre ;

(1) Et l'amour vous ayant rendue attentive, vous voilâtes vos blonds cheveux, & recueillîtes en vous même vos doux regards. *Metaſt.*

mais vous n'en êtes que plus févere dans le particulier,& votre ingénieufe rigueur s'exerce également par votre complaifance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'eft cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir fur le paffé, & faire que vous n'euffiez point vu cette fatale lettre ! Non,dans la crainte de vous offenfer encore, je n'écrirois point celle-ci, fi je n'euffe écrit la premiere, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il pour vous appaifer dire que je m'abufois moi-même ? Faut-il protefter que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? . . . moi je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil menfonge eft-il digne d'un cœur où vous régnez ? Ah ! que je fois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire, je ne ferai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le défavouer.

Je fens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me

consume mérite d'être puni, mais non méprisé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même; daignez au moins disposer de mon sort; dites quelle est votre volonté. Quoique vous puissiez me prescrire, je ne saurai qu'obéir. M'imposez-vous un silence éternel ? je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? ah ! ce ne sera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne souscrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit possible.

Cent fois le jour je suis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage; mes genoux tremblent & n'osent fléchir; la parole expire sur mes levres, & mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur sent trop combien il est coupable & ne sauroit cesser de l'être; le crime & le remords l'agitent de concert,

& sans savoir quel sera mon destin, je flotte dans un doute insupportable entre l'espoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais non, je n'espere rien, je n'ai droit de rien espérer. La seule grace que j'attends de vous est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même ? Punissez-moi, vous le devez : mais si vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid & mécontent qui me met au désespoir : quand on envoie un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colere.

LETTRE III.

A JULIE.

NE vous impatientez pas, Mademoiselle ; voici la derniere importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois ! Je ne sentis d'abord que celui

d'un amour ſans eſpoir, que la raiſon peut vaincre à force de tems; j'en connus enſuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le ſentiment de vos propres peines. O Julie! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un ſilence invincible: mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations ſecretes. Vos yeux deviennent ſombres, rêveurs, fixés en terre: quelques regards égarés s'échappent ſur moi, vos vives couleurs ſe fanent; une pâleur étrangere couvre vos joues; la gaieté vous abandonne; une triſteſſe mortelle vous accable; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préſerve d'un peu d'humeur.

Soit ſenſibilité, ſoit dédain, ſoit pitié pour mes ſouffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'eſpoir qui devroit en naître ne peut me flatter; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'eſt plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour ſur

moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paſſager, ſera le deſtin de ma vie. C'eſt le progrès de votre triſteſſe qui m'a fait ſentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre eſprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté, n'euſſent produit un effet ſemblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, ſi vous pouviez voir quel embraſement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me cauſez. Ils ſont déſormais ſans remede, & je ſens avec déſeſpoir que le feu qui me conſume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut ſe rendre heureux peut au moins mériter de l'être, & je ſaurai vous forcer d'eſtimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponſe. Je ſuis jeune & peux mériter un jour la conſidération dont je ne ſuis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours,

& que je vous ôte ici malgré moi. Il eſt juſte que je porte ſeul la peine du crime dont je ſuis ſeul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille & reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais ſoyez ſure que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie, que mon cœur plein d'un ſi digne objet ne ſauroit plus s'avilir, qu'il partagera déſormais ſes uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

BILLET

DE JULIE.

N'EMPORTEZ pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement néceſſaire. Un cœur vertueux ſauroit ſe vaincre ou ſe taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous.... vous pouvez reſter.

RÉPONSE.

JE me ſuis tu long-tems, vos froideurs

m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut se vaincre pour la vertu, l'on ne supporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

II. BILLET

DE JULIE.

NON, Monsieur ; après ce que vous avez paru sentir : après ce que vous m'avez osé dire ; un homme tel que vous avez feint d'être ne part point ; il fait plus.

RÉPONSE.

JE n'ai rien feint, qu'une passion modérée dans un cœur au désespoir. Demain vous serez contente, & quoi que vous en puissiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

III. BILLET

DE JULIE.

INSENSÉ ? ſi mes jours te ſont chers, crains d'attenter aux tiens. Je ſuis obſédée, & ne puis ni vous parler ni vous écrire juſqu'à demain. Attendez.

LETTRE IV.

DE JULIE.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal ſecret trop mal déguiſé ! combien de fois j'ai juré qu'il ne ſortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe, & l'honneur eſt perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole, eſt-il une mort plus cruelle que de ſurvivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un ſi pénible ſilence ? Ou plutôt n'ai-je pas déja tout dit,

& ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reſte ! Entraînée par degrés dans les piéges d'un vil ſéducteur, je vois, ſans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'eſt bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur, tu t'en prévaux pour me perdre, & quand tu me rends mépriſable, le pire de mes maux eſt d'être forcée à te mépriſer. Ah ! malheureux ! je t'eſtimois, & tu me déshonores ! crois-moi, ſi ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le ſais, tes remords en augmenteront ; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuſes. La modeſtie & l'honnêteté m'étoient cheres ; j'aimois à les nourrir dans une vie ſimple & laborieuſe. Que m'ont ſervi des ſoins que le Ciel a rejettés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je ſentis le poiſon qui corrompt mes ſens & ma raiſon ; je le ſentis du premier inſtant, & tes yeux, tes ſentimens, tes diſcours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jetter aux pieds des auteurs de mes jours ; cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable : ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe : ils voudront appliquer des remedes ordinaires à un mal désespéré ; ma mere est foible & sans autorité ; je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & déshonorer moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore envain le Ciel, le Ciel est sourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entiere semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi ? Comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te

cacheroit-il le reste de sa foiblesse ? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne falloit pas faire ; comment m'arrêterois-je aux autres ? Non, de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abîme, & tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvois, je le sais, différer cet aveu de mon désespoir ; je pouvois quelque tems déguiser ma honte, & céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas sauver ma vertu. Va, je vois trop, je sens trop où mene la premiere faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois si tu n'es pas le dernier des hommes, si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame ; s'il y reste encore quelque trace des sentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arra-

che ? Non, je te connois bien ; tu soutiendras ma foiblesse, tu deviendras ma sauve-garde, tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre ; ame généreuse, ah! conserve-les tous deux, & du moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! suis-je assez humiliée ? Je t'écris à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j'éleve à toi mes timides supplications. Et ne pense pas, cependant, que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art méprisable. Ami, prends ce vain empire, & laisse-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton esclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes desirs vaincus seront la source de ton bonheur, &

les plaiſirs dont tu jouiras ſeront dignes du Ciel même.

Je crois, j'eſpere, qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la généroſité que j'attends de lui. J'eſpere encore que s'il étoit aſſez lâche pour abuſer de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raiſon que j'ai perdue, & que je ne ſerois pas aſſez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu ſeras vertueux ou mépriſé ; je ſerai reſpectée ou guérie ; voilà l'unique eſpoir qui me reſte avant celui de mourir.

LETTRE V.

A Julie.

Puissances du Ciel ! j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, viens ſoutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu ! Force invincible de

la voix de ce qu'on aime ! bonheur, plaiſirs, tranſports, que vos traits ſont poignans ! qui peut en ſoutenir l'atteinte ? O comment ſuffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur ! comment expier les alarmes d'une craintive amante ? Julie . . . non ! ma Julie à genoux ? ma Julie verſer des pleurs !.. celle à qui l'univers devroit des hommages ſupplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas ſe déshonorer lui-même ! ſi je pouvois m'indigner contre toi je le ferois, pour tes frayeurs qui nous aviliſſent ! Juge mieux, beauté pure & céleſte, de la nature de ton empire ! Eh ! ſi j'adore les charmes de ta perſonne, n'eſt-ce pas ſur-tout pour l'empreinte de cette ame ſans tache qui l'anime, dont tous tes traits portent la divine enſeigne? Tu crains de céder à mes pourſuites! mais quelles pourſuites peut redouter celle qui couvre de reſpect & d'honnêteté tous les ſentimens qu'elle inſpire ? Eſt-il un homme aſſez vil ſur la terre pour oſer être téméraire avec toi.

Permets, permets que je ſavoure le bonheur inattendu d'être aimé . . . . . . aimé de celle . . . . trône du monde, combien je

te vois au deſſous de moi ! Que je la reliſe mille fois cette lettre adorable, où ton amour & tes ſentimens ſont écrits en caracteres de feu, où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec tranſport combien, dans un ame honnête, les paſſions les plus vives gardent encore le ſaint caractere de la vertu. Quel monſtre, après l'avoir lu cette touchante lettre, pourroit abuſer de ton état & témoigner par l'acte le plus marqué ſon profond mépris pour lui-même ? Non, chere amante, prends confiance en un ami fidele qui n'eſt point fait pour te tromper. Bien que ma raiſon ſoit à jamais perdue, bien que le trouble de mes ſens s'accroiſſe à chaque inſtant, ta perſonne eſt déſormais pour moi le plus charmant, mais le plus ſacré dépôt dont jamais mortel fût honoré. Ma flamme & ſon objet conſerveront enſemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main ſur tes chaſtes attraits, plus que du plus vil inceſte ; & tu n'es pas dans une ſureté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O ſi jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi .... l'amant de Julie auroit une ame abjecte !

Non, quand je cesserai d'aimer la vertu je ne t'aimerai plus ; à ma premiere lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Rassure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit ; c'est à lui de t'être garant de ma retenue & de mon respect : c'est à lui de te répondre de lui même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes desirs ? A quelle autre bonheur voudrois-je aspirer, si tout mon cœur suffit à peine à celui qu'il goûte ? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai ; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des passions : mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur ? a-t-il besoin d'une expérience suspecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices ? J'ignore si je m'abuse ; mais il me semble que les sentimens droits sont tous au fond de mon cœur. Je ne suis point un vil séducteur comme tu m'appelles dans ton désespoir ; mais un homme simple & sensible qui montre aisément ce qu'il sent, & ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne sais,

non, je ne ſais pas même ſi l'amour que tu fais naître eſt compatible avec l'oubli de la vertu ; & ſi tout autre qu'une ame honnête peut ſentir aſſez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en ſuis pénétré, plus mes ſentimens s'élevent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi ? Ah ! daigne te confier aux feux que tu m'inſpires, & que tu ſais ſi bien purifier ; crois qu'il ſuffit que je t'adore pour reſpecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais poſſéder ? vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ſes plaiſirs !

LETTRE VI.

DE JULIE A CLAIRE.

VEUX-TU, ma Couſine, paſſer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te faſſent oublier les vivans ?

tes regrets sont justes, & je les partage; mais doivent-ils être éternels? Depuis la perte de ta mere, elle t'avoit élevée avec le plus grand soin; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement, & m'aimoit parce que tu m'aimes; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse & d'honneur. Je sais tout cela, ma chere, & j'en conviens avec plaisir. Mais conviens aussi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous; qu'elle nous faisoit, sans nécessité, les confidences les plus indiscretes; qu'elle nous entretenoit sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manége des amans; & que pour nous garantir des piéges des hommes, si elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous instruisoit, au moins, de mille choses que de jeunes filles se passeroient bien de savoir. Console-toi donc de sa perte, comme d'un mal qui n'est pas sans quelque dédommagement. A l'âge où nous sommes, ses leçons commençoient à devenir dangereuses; & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous restât plus long-

tems. Souviens-toi de tout ce que tu me difois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'eft-elle plus chere ? As-tu plus de raifon de la regretter ?

Reviens, ma chere, elle n'a plus befoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton tems en regrets fuperflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta préfence auroit prévenus ? O qu'il s'eft paffé de chofes depuis ton départ ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'efpere en être délivrée ; mais je me vois, pour ainfi dire, à la difcrétion d'autrui : c'eft à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes foins étoient utiles à ta pauvre Bonne ; j'euffe été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'eft plus, c'eft à fa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois feule à la campagne, & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoiffance, fans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon Pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quitte moins ; mais c'eſt par habitude plus que par défiance. Ses ſociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors ſa place aſſez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de ſécurité, je ne puis me réſoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma ſureté ſans perdre ſon eſtime, & c'eſt toi ſeule qui peut concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens ſans tarder. J'ai regret aux leçons que je prends ſans toi, & j'ai peur de devenir trop ſavante. Notre maître n'eſt pas ſeulement un homme de mérite ; il eſt vertueux, & n'en eſt que plus à craindre. Je ſuis trop contente de lui pour l'être de moi. A ſon âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il eſt aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

LETTRE VII.

Réponse.

Je t'entends, & tu me fais trembler ; non que je croie le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modere la mienne sur le présent, mais l'avenir m'épouvante ; & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur feroit le destin de ta vie ! Ah ! Cousine ! si jeune encore, faut-il voir déja ton sort s'accomplir ! Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre ! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus sûres mains ; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes : elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous

a beaucoup appris ; & nous avons, ce me ſemble, beaucoup penſé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit preſque dès le berceau, nous a, pour ainſi dire, éclairé le cœur de bonne heure ſur toutes les paſſions. Nous connoiſſons aſſez bien leurs ſignes & leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philoſophe connoiſſe mieux que nous cet art-là.

Quand je dis *nous*, tu m'entends ; c'eſt ſur-tout de toi que je parle : car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raiſon, que je n'aurois jamais l'eſprit de ſavoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi ; mieux elle auguroit de ta raiſon, plus elle craignoit pour ton cœur. Ais bon courage, cependant ; tout ce que la ſageſſe & l'honneur pourront faire, je ſais que ton ame le fera ; & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à ſon tour. Si nous en ſavons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chere, qu'il y a bien

des filles plus ſimples, qui ſont moins honnêtes que nous : nous le ſommes parce que nous voulons l'être : & quoi qu'on en puiſſe dire, c'eſt le moyen de l'être plus ſurement.

Cependant, ſur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne ſois auprès de toi ; car ſi tu crains le danger, il n'eſt pas tout-à-fait chimérique. Il eſt vrai que le préſervatif eſt facile ; deux mots à ta mere, & tout eſt fini : mais je te comprends, tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de ſuccomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre Couſine ! .... encore ſi la moindre lueur ... le Baron d'Etange conſentir à donner ſa fille, ſon enfant unique, à un petit bourgeois ſans fortune ! L'eſperes-tu ? .... qu'eſperes-tu donc ? que veux-tu ?.... pauvre, pauvre Couſine ! .... Ne crains rien toutefois de ma part. Ton ſecret ſera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raiſon. Pour moi, qui ne ſuis pas une grande raiſonneuſe, je ne veux point d'une honnêteté

teté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance; j'imagine que chaque relation, chaque âge a ses maximes, ses devoirs, ses vertus; que ce qui seroit prudence à d'autres, à moi seroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre sages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens; & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une Duégne de dix-huit ans!

Je ne suis pas, comme tu sais, loin de toi pour mon plaisir, & le printems n'est pas si agréable en campagne que tu penses; on y souffre à la fois le froid & le chaud; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut se chauffer dans la maison. Mon Pere, de son côté, ne laisse pas, au milieu de ses bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi

tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrafferas, j'efpere, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiete eft, que quatre ou cinq jours font je ne fais combien d'heures, dont plufieurs font deftinées au philofophe. Au philofophe, 'entends-tu, coufine ? Penfe que toutes ces heures-là ne doivent fonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir & baiffer les yeux. Prendre un air grave, il t'eft impoffible ; cela ne peut aller à tes traits. Tu fais bien que je ne faurois pleurer fans rire, & que je n'en fuis pas pour cela moins fenfible ; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi ; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te fais un gré infini de vouloir partager avec moi le foin de fa famille, je ne l'abandonnerai de mes jours ; mais tu ne ferois plus toi-même fi tu perdois quelque occafion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, affez libre dans fes propos familiers, peu difcrete avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de fon vieux tems. Auffi ne

sont - ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eût d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement, qui lui donnoit à la fois pour moi la tendresse d'une mere & la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille : à peine ai - je connu ma mere ; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer : nous avons perdu ton aimable frere, je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule ; car ta bonne mere, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes : je pleurois ! j'étois donc folle : qu'avois - je à pleurer !

P. S. De peur d'accident, j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus surement.

LETTRE VIII (1).

A JULIE.

QUELS font, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour ? Mon cœur a plus qu'il n'efpéroit, & n'eft pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je foupire. Ce cœur injufte ofe defirer encore, quand il n'a plus rien à defirer ; il me punit de fes fantaifies, & me rend inquiet au fein du bonheur. Ne croyez pas que j'aie oublié les loix qui me font impofées, ni perdu la volonté de les obferver ; non, mais un fecret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez

(1) On fent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera fouvent dans la fuite de cette correfpondance. Plufieurs lettres fe font perdues, d'autres ont été fupprimées, d'autres ont fouffert des retranchemens ; mais il ne manque rien d'effentiel qu'on ne puiffe aifément fuppléer à l'aide de ce qui refte.

ſi foible êtes ſi forte à préſent, & que j'ai ſi peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, ſans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont diſparu; il n'eſt plus queſtion de dégoût ni d'abattement, toutes les graces ſont venues reprendre leurs poſtes; tous vos charmes ſe ſont ranimés; la roſe qui vient d'éclorre n'eſt pas plus fraîche que vous; les ſaillies ont recommencé; vous avez de l'eſprit avec tout le monde; vous folâtrez, même avec moi, comme auparavant; & ce qui m'irrite plus que tout le reſte, vous me jurez un amour éternel d'un air auſſi gai, que ſi vous diſiez la choſe du monde la plus plaiſante.

Dites, dites, volage? Eſt-ce là le caractere d'une paſſion violente réduite à ſe combattre elle-même; & ſi vous aviez le moindre deſir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement? Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur

d'un amant, & que je hais l'indiscrete santé que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos ! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié si-tôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence ? Julie, Julie ! que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de tems !

Mais ce qui m'offense plus encore, c'est qu'après vous être remise à ma discrétion, vous paroissiez vous en défier, & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en restoit à craindre. Est-ce ainsi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable respect méritoit-il cet affront de votre part ? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laissé plus de liberté, à peine peut-on vous voir seule. Votre inséparable cousine ne vous quitte plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonspection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge, & qu'elle vous plait maintenant.

Quel ſera donc le prix d'un ſi pur hommage, ſi votre eſtime ne l'eſt pas ; & de quoi me ſert l'abſtinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, ſi celle qui l'exige ne m'en ſait aucun gré ? Certes, je ſuis las de ſouffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations ſans en avoir même le mérite. Quoi ! faut-il que vous embelliſſiez impunément tandis que vous me mépriſez ! Faut-il qu'inceſſamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'oſe approcher ? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute eſpérance, ſans pouvoir au moins m'honorer d'un ſacrifice auſſi rigoureux ? Non, puiſque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laiſſer vainement engagée ; c'eſt une ſûreté injuſte que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions ; vous êtes trop ingrate, ou je ſuis trop ſcrupuleux, & je ne veux plus refuſer de la fortune les occaſions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin, quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je ſens que j'ai pris une charge au-deſſus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même,

je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire, & dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement ; comptez sur vous, ou chassez-moi, c'est-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si long-tems ; je sais que je le dois toujours ; mais je sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi, chere & tendre Julie, croyez-en ce cœur sensible qui ne vit que pour vous ; vous serez toujours respectée ; mais je puis un instant manquer de raison, & l'ivresse des sens peut dicter un crime dont on auroit horreur de sang-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir ; j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux siecles de souffrances.

LETTRE IX.

DE JULIE.

J'ENTENDS ; les plaiſirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un ſort agréable ? Eſt-ce là votre morale ? . . . . Eh ! mon bon ami, vous vous laſſez bien vîte d'être généreux ! Ne l'étiez-vous donc que par artifice ? La ſinguliere marque d'attachement, que de vous plaindre de ma ſanté ! Seroit-ce que vous eſpériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie ? Ou bien, comptiez-vous de me reſpecter auſſi long-tems que je ferois peur, & de vous rétracter quand je deviendrois ſupportable ? Je ne vois pas dans de pareils ſacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le ſoin que je prends de vous ſauver des combats pénibles avec vous-même, comme ſi vous ne deviez pas plutôt m'en remer-

cier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge; en sorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez-y mieux, & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt, quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractere. Quoi que vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être : ingrat, vous savez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous! Votre lettre même vous dément par son style enjoué; & vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voilà trop sur les vains reproches qui vous regardent; passons à ceux qui me regardent moi-même, & qui semblent d'abord mieux fondés.

Je le sens bien; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente; & j'avoue que ce n'est pas sans raison que vous êtes surpris de ce contraste. Vous m'avez

d'abord vue au déſeſpoir, vous me trouvez à préſent trop paiſible; de-là, vous accuſez mes ſentimens d'inconſtance, & mon cœur de caprice. Ah! mon ami! ne le jugez-vous point trop ſévérement? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez, peut-être, que ce cœur qui vous aime n'eſt pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres atteintes du ſentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me cauſer. J'ai été élevée dans des maximes ſi ſévéres, que l'amour le plus pur me paroiſſoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit, ou me faiſoit croire, qu'une fille ſenſible étoit perdue au premier mot tendre échappé de ſa bouche; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la paſſion; & j'avois une ſi affreuſe idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle juſqu'au dernier. L'exceſſive défiance de moi-même augmenta mes alarmes, les combats de la modeſtie me parurent ceux de la chaſteté; je pris le tourment du ſilence

pour l'emportement des desirs. Je me crus perdue aussi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il falloit parler ou vous perdre. Ainsi, ne pouvant plus déguiser mes sentimens, je tâchai d'exciter la générosité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois; je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagée; vous n'eutes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calme : & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie; mon humeur & ma santé s'en ressentent; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus ; & quand je pris ſoin d'éviter la ſolitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos ſoupirs annonçoient plus de tranſports que de ſageſſe ; & ſi vous euſſiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah ! mon ami ! que ne puis-je faire paſſer dans votre ame le ſentiment de bonheur & de paix qui regne au fond de la mienne ! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie! Les charmes de l'union des cœurs ſe joignent pour nous à ceux de l'innocence : nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité ; au ſein des vrais plaiſirs de l'amour, nous pouvons parler de la vertu ſans rougir.

E v' è il piacer con l' oneſtade accanto (1).

Je ne ſais quel triſte preſſentiment s'éleve dans mon ſein, & me crie que nous jouiſ-

(1) Et le plaiſir s'unit à l'honnêteté. *Metaſt.*

ſons du ſeul tems heureux que le ciel nous ait deſtiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'abſence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre ſituation préſente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne ſais ſi l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour, & tout changement eſt dangereux au nôtre; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivreſſe des vains deſirs que ſuivent toujours les regrets, le repentir, la triſteſſe. Goûtons en paix notre ſituation préſente. Tu te plais à m'inſtruire, & tu ſais trop ſi je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienſéance; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons paſſer à nous voir, & profitons d'un tems précieux, après lequel, peut-être, nous ſoupirerons un jour. Ah! puiſſe notre ſort, tel qu'il eſt, durer autant que notre vie! L'eſ-

prit s'orne, la raiſon s'éclaire, l'ame ſe fortifie, le cœur jouit : que manque-t-il à notre bonheur ?

LETTRE X.

A JULIE.

QUE vous avez raiſon, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore ! Toujours je crois connoître tous les tréſors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais aſſocia comme vous la tendreſſe à la vertu : & tempérant l'une par l'autre, les rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne ſais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette ſageſſe qui me déſole ; & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'impoſez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

Je le ſens chaque jour davantage, le plus grand des biens eſt d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il falloit choiſir entre votre cœur & votre poſſeſſion même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un inſtant. Mais

d'où viendroit cette amere alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir ! Le tems eſt précieux, dites-vous, ſachons-en jouir tel qu'il eſt, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paiſible cours. Eh ! qu'il paſſe & qu'il ſoit heureux ! Pour profiter d'un état aimable faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême ? Ne perd-on pas tout le tems qu'on peut mieux employer ? Ah ! ſi l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter triſtement les jours qu'on aura vécu ?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre ſituation préſente eſt inconteſtable ; je ſens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le ſuis pas. La ſageſſe a beau parler par votre bouche, la voix de la nature eſt la plus forte. Le moyen de lui réſiſter quand elle s'accorde à la voix du cœur ! Hors vous ſeule, je ne vois rien dans ce ſéjour terreſtre qui ſoit digne d'occuper mon ame & mes ſens : non, ſans vous la nature n'eſt plus rien pour moi ; mais ſon empire eſt dans vos yeux, & c'eſt-là qu'elle eſt invincible.

Il n'en eſt pas ainſi de vous, céleſte Julie,

Julie ; vous vous contentez de charmer nos ſens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il ſemble que des paſſions humaines ſoient au-deſſous d'une ame ſi ſublime, & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je reſpecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaiſſer ou m'élever juſqu'à vous ! Mais non, je ramperai toujours ſur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah ! ſoyez heureuſe aux dépens de mon repos ; jouiſſez de toutes vos vertus ; périſſe le vil mortel qui tentera jamais d'en ſouiller une. Soyez heureuſe, je tâcherai d'oublier combien je ſuis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la conſolation de mes maux. Oui, chere Amante, il me ſemble que mon amour eſt auſſi parfait que ſon adorable objet ; tous les deſirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame, je la vois ſi paiſible que je n'oſe en troubler la tranquillité. Chaque fois que je ſuis tenté de vous dérober la moindre careſſe, ſi le danger de vous offenſer me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité ſi pure ; dans le prix des biens

où j'aſpire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter; & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, jugez comment j'aime : c'eſt au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexplicables contradictions dans les ſentimens que vous m'inſpirez ! Je ſuis à la fois ſoumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne ſaurois lever les yeux ſur vous ſans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur, avec l'amour, l'attrait touchant de l'innocence ; c'eſt un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'oſe former des vœux extrêmes, ce n'eſt plus qu'en votre abſence ; mes deſirs n'oſant aller juſqu'à vous s'adreſſent à votre image, & c'eſt ſur elle que je me venge du reſpect que je ſuis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me conſume ; le feu coule dans mes veines, rien ne ſauroit l'éteindre ni le calmer ; & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le ſuis, j'en conviens ; je ne me plains point de mon ſort ; tel qu'il eſt je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vai-

nement à le fuir ; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs ; je voudrois vivre pour vous, & c'eſt vous qui m'ôtez la vie.

LETTRE XI.

DE JULIE.

MON ami, je ſens que je m'attache à vous chaque jour davantage ; je ne puis plus me ſéparer de vous, la moindre abſence m'eſt inſupportable ; & il faut que je vous voie ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous ſans ceſſe.

Ainſi mon amour s'augmente avec le vôtre; car je connois à préſent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je ſais fort bien diſtinguer en vous l'empire que le cœur a ſu prendre, du délire d'une imagination échauffée ; & je vois cent fois plus de paſſion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens.

Je ſais bien auſſi que votre état, tout gênant qu'il eſt, n'eſt pas ſans plaiſirs. Il eſt doux pour un véritable amant de faire des ſacrifices qui lui ſont tous comptés, & dont aucun n'eſt perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui ſait même ſi, connoiſſant ma ſenſibilité, vous n'employez pas pour me ſéduire une adreſſe mieux entendue ? Mais non, je ſuis injuſte, & vous n'êtes pas capable d'uſer d'artifice avec moi. Cependant ſi je ſuis ſage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me ſens mille fois plus attendrie par vos reſpects que par vos tranſports ; & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous diſe, dans l'épanchement de mon cœur, une vérité qu'il ſent fortement & dont le vôtre doit vous convaincre ; c'eſt qu'en dépit de la fortune, des parens & de nous-mêmes, nos deſtinées ſont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'enſemble. Nos ames ſe ſont, pour ainſi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout ſenti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, ſi j'applique mal vos leçons de phyſique).

Le ſort pourra bien nous ſéparer, mais non pas nous déſunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaiſirs & les mêmes peines; & comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous ſentirions les mêmes choſes aux deux extrémités du monde.

Défaites-vous donc de l'eſpoir, ſi vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur excluſif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'eſpérez pas pouvoir être heureux ſi j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil ſatisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur mieux que vous ne le connoiſſez. Un amour ſi tendre & ſi vrai doit ſavoir commander aux déſirs; vous en avez trop fait pour achever ſans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur ſans faire le vôtre.

Je voudrois que vous puſſiez ſentir combien il eſt important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du ſoin de notre deſtin commun. Doutez-vous que vous ne me ſoyez auſſi cher que moi-même; & penſez-vous qu'il pût exiſter pour moi quelque

félicité que vous ne partageriez pas ? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raiſon pour les conduire. J'avoue que je ſuis la plus jeune; mais n'avez-vous jamais remarqué que ſi la raiſon d'ordinaire eſt plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle eſt auſſi plutôt formée, comme un frêle tourneſol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons dès le premier âge chargées d'un ſi dangereux dépôt, que le ſoin de le conſerver nous éveille bientôt le jugement, & c'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes, que de ſentir vivement tous les riſques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre ſituation, plus je trouve que la raiſon vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à ſa douce voix, & laiſſez-vous conduire, hélas ! par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne ſais, mon ami, ſi nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, & ſi vous partagerez, en liſant cette Lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne ſais ſi nous pourrons jamais nous accorder ſur la maniere de voir

comme ſur celle de ſentir ; mais je ſais bien que l'avis de celui des deux qui ſépare le moins ſon bonheur du bonheur de l'autre, eſt l'avis qu'il faut préférer.

LETTRE XII.

A JULIE.

MA Julie, que la ſimplicité de votre lettre eſt touchante ! Que j'y vois bien la ſérénité d'une ame innocente, & la tendre ſollicitude de l'amour ! Vos penſées s'exhalent ſans art & ſans peines ; elles portent au cœur une impreſſion délicieuſe que ne produit point un ſtyle apprêté. Vous donnez des raiſons invincibles d'un air ſi ſimple, qu'il y faut réfléchir pour en ſentir la force ; & les ſentimens élevés vous coûtent ſi peu, qu'on eſt tenté de les prendre pour des manieres de penſer communes. Ah ! oui ſans doute, c'eſt à vous de régler nos deſtins ; ce n'eſt pas un droit que je vous laiſſe, c'eſt un devoir que j'exige de vous, c'eſt une juſtice que je vous demande, &

votre raifon me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet inftant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : difpofez de moi comme d'un homme qui n'eft plus rien pour lui - même , & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai , n'en doutez pas , l'engagement que je prends , quoi que vous puiffiez me prefcrire. Ou j'en vaudrai mieux , ou vous en ferez plus heureufe , & je vois par - tout le prix affuré de mon obéiffance. Je vous remets donc fans réferve le foin de notre bonheur commun ; faites le vôtre , & tout eft fait. Pour moi , qui ne puis ni vous oublier un inftant , ni penfer à vous fans des tranfports qu'il faut vaincre , je vais m'occuper uniquement des foins que vous m'avez impofés.

Depuis un an que nous étudions enfemble , nous n'avons guere fait que des lectures fans ordre & prefque au hafard , plus pour confulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laiffoit guere de liberté d'efprit. Les yeux étoient mal fixés fur le livre , la bouche en prononçoit les mots,

l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine, qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître; & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est, au fond, la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu, (ah, Julie, en fut-il jamais de mieux employé!) j'ai imaginé une espece de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt ensemble, & je me contente d'y faire ici quelques légeres observations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & savoir pour les autres plus que pour nous, mon systême ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, & à faire un petit recueil d'une grande bibliotheque. La science est dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant

n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'eſt bonne que dans le commerce. Otez à nos Savans le plaiſir de ſe faire écouter, le ſavoir ne ſera rien pour eux. Ils n'amaſſent dans le cabinet que pour répandre dans le public, ils ne veulent être ſages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne ſe ſoucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs (1). Pour nous qui voulons profiter de nos connoiſſances, nous ne les amaſſons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre uſage : ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & penſer beaucoup à nos lectures, ou, ce qui eſt la même choſe, en cauſer beaucoup entre nous, eſt le moyen de les bien digérer. Je penſe que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres ;

(1) C'eſt ainſi que penſoit Sénéque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la ſcience, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philoſophie, voilà donc ton uſage.

c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête, & de ſe les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons; mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & à la quête; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre; ou plutôt, accumulant ſans ceſſe, nous n'oſons toucher à rien : nous ſommes comme ces avares qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent rien de ſi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées; je vous dirai ce que

les autres auront pensé, vous me direz sur l même sujet ce que vous pensez vous-même; & souvent après la leçon j'en sortirai plus instruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choisir, & voici les raisons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient est, comme je viens de vous dire, de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assez de leur fonds, sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau sont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes; la paresse & le vice s'ap-

puient ſur cette prétendue impoſſibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire. Ce ſont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne pas les imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles; à force de les conſidérer on cherche à leur devenir ſemblable, & l'on ne ſouffre plus rien de médiocre ſans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouvons plus ſurement au-dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains ſyſtêmes à ſuivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une ſource commune dans la nature

bien ordonnée. Il ſuit de cette idée que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être auſſi ſenſible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquiſe n'eſt qu'un ſentiment délicat & fin. C'eſt ainſi qu'un peintre à l'aſpect d'un beau payſage ou devant un beau tableau s'extaſie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choſes qu'on n'apperçoit que par ſentiment & dont il eſt impoſſible de rendre raiſon ! Combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment & dont le goût ſeul décide ! Le goût eſt en quelque maniere le microſcope du jugement, c'eſt lui qui met les petits objets à ſa portée, & ſes opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? s'exercer à voir ainſi qu'à ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment. Non, je ſoutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante écoliere, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres regles pour bien écrire, que les livres qui ſont bien écrits.

Ne ſoyez donc pas ſurpriſe des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures; je ſuis convaincu qu'il faut les reſſerrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux, que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'eſt pas digne de vous occuper. Nous allons ſupprimer les langues, hors l'Italienne que vous ſavez & que vous aimez. Nous laiſſerons-là nos élémens d'algebre & de géométrie. Nous quitterions même la phyſique, ſi les termes qu'elle vous fournit m'en laiſſoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'hiſtoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'eſt-ce que parce que c'eſt un pays libre & ſimple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes : car ne vous laiſſez pas éblouir par ceux qui diſent

que l'hiſtoire la plus intéreſſante pour chacun eſt celle de ſon pays. Cela n'eſt pas vrai. Il y a des pays dont l'hiſtoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne ſoit imbécille ou négociateur. L'hiſtoire la plus intéreſſante eſt celle où l'on trouve le plus d'exemples de mœurs, de caracteres de toute eſpece; en un mot, le plus d'inſtruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'eſt pas vrai. Ouvrez leur hiſtoire & faites les taire. Il y a des peuples ſans phyſionomie auxquels il ne faut point de peintres, il y a des gouvernemens ſans caractere auxquels il ne faut point d'hiſtoriens, & où, ſi-tôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce ſont les bons hiſtoriens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi? Cela n'eſt pas vrai. Donnez matiere à de bonnes hiſtoires, & les bons hiſtoriens ſe trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les tems ſe reſſemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils ſont anciens. Cela n'eſt pas

vrai,

vrai, non plus; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laissé par égard pour votre inséparable cousine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laissés pour vous. Hors le Petrarque, le Tasse, le Metastase, & les maîtres du théâtre françois, je n'y mêle ni poëtes, ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures consacrées à votre sexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres? Ah! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, & lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit

des Héros. Heureux celui que le ſort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante !

LETTRE XIII.

DE JULIE.

JE vous le diſois bien, que nous étions heureux ; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une abſence de deux jours nous en feroit-elle tant ? Je dis, nous, car je ſais que mon ami partage mon impatience ; il la partage, parce que je la ſens, & il la ſent encore pour lui-même : je n'ai plus beſoin qu'il me diſe ces choſes-là.

Nous ne ſommes à la campagne que d'hier au ſoir ; il n'eſt pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déja trouver votre abſence plus inſupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude eſt en raiſon compoſée

des intervalles du tems & du lieu ; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'abſence.

J'ai apporté votre lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déja relu deux fois la premiere : la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous ſentez le véritable amour, puiſqu'il ne vous a point ôté le goût des choſes honnêtes, & que vous ſavez encore dans la partie la plus ſenſible de votre cœur faire des ſacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'inſtruction pour corrompre une femme eſt de toutes les ſéductions la plus condamnable, & vouloir attendrir ſa maîtreſſe à l'aide des Romans eſt avoir bien peu de reſſource en ſoi-même. Si vous euſſiez plié dans vos leçons la philoſophie à vos vues, ſi vous euſſiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper, vous m'euſſiez bientôt détrompée ; mais la plus dangereuſe de vos ſéductions eſt de n'en point employer. Du moment que la ſoif d'aimer s'empara de mon cœur & que j'y ſentis naître le beſoin d'un éternel attache-

ment, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle ; car je sentois bien que c'est de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins sujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les sentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accomplissement de celui-là, & je ne désespere pas, mon ami, de pouvoir vous rendre aussi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en sont lents, difficiles, douteux ; les obstacles terribles. Je n'ose rien me promettre ; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne sera pas oublié. Continuez, cependant à complaire en tout à ma mere, & préparez-vous, au retour de mon pere, qui se retire enfin tout-à-fait après trente ans de service, à supporter les hauteurs d'un vieux Gentilhomme brusque, mais plein d'honneur, qui vous aimera sans vous caresser & vous estimera sans le dire.

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui ſont près de notre maiſon. O mon doux ami ! je t'y conduiſois avec moi , ou plutôt je t'y portois dans mon ſein. Je choiſiſſois les lieux que nous devions parcourir enſemble ; j'y marquois des aſyles dignes de nous retenir ; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuſes , elles ajoutoient au plaiſir que nous goûtions d'être enſemble , elles recevoient à leur tour un nouveau prix du ſéjour de deux vrais amans , & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué ſeule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les boſquets naturels que forme ce lieu charmant , il en eſt un plus charmant que les autres , dans lequel je me plais davantage , & où , par cette raiſon, je deſtine une petite ſurpriſe à mon ami. Il ne ſera pas dit qu'il aura toujours de la déférence & moi jamais de généroſité. C'eſt-là que je veux lui faire ſentir , malgré les préjugés vulgaires , combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reſte , de peur que votre

imagination vive ne se mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons point ensemble dans le bosquet sans l'*inséparable cousine.*

A propos d'elle, il est décidé, si cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra sa caleche à ma cousine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amenera ; vous passerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous ensemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Gustin le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inséré ma lettre. Mais outre qu'il n'est pas sûr que vous vous avisassiez de la chercher, ce seroit une imprudence impardonnable d'exposer à de pareils hasards le destin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer simplement par un billet le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre

pour vous la donner à vous-même. Aussi bien j'aurois un peu de souci qu'il n'y eût trop de commentaires sur le mystere du bosquet.

LETTRE XIV.

A JULIE.

QU'AS-TU fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie? tu voulois me récompenser & tu m'as perdu. Je suis ivre, ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux? Cruelle, tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes levres; il fermente, il embrase mon sang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion, de délire & d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y seront gravés, tant que ce cœur agité me fout-

nira des ſentimens & des ſoupirs, tu ſeras le ſupplice & le bonheur de ma vie !

Hélas ! je jouiſſois d'une apparente tranquillité ; ſoumis à tes volontés ſuprêmes, je ne murmurois plus d'un ſort auquel tu daignois préſider. J'avois dompté les fougeuſes ſaillies d'une imagination téméraire ; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur ; mes deſirs n'oſoient plus s'échapper qu'à demi, j'étois auſſi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta couſine ; nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon ſein palpite ; le doux ſon de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme tranſporté, & j'avois grand beſoin de la diverſion de ta couſine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en ſecret ta lettre que je n'oſe lire devant ce redoutable témoin ; le ſoleil commence à baiſſer, nous fuyons tous trois dans le bois le reſte de ſes rayons, & ma paiſible ſimplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du boſquet j'apperçus, non



ſans une émotion ſecrete, vos ſignes d'intelligence, vos ſourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec ſurpriſe ta couſine s'approcher de moi, & d'un air plaiſamment ſuppliant, me demander un baiſer. Sans rien comprendre à ce myſtere j'embraſſai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle eſt, je ne connus jamais mieux, que les ſenſations ne ſont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je ſentis.... la main me tremble... un doux frémiſſement.... ta bouche de roſes.... la bouche de Julie.... ſe poſer, ſe preſſer ſur la mienne, & mon corps ſerré dans tes bras? Non, le feu du ciel n'eſt pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'inſtant m'embraſer. Toutes les parties de moi-même ſe raſſemblerent ſous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos ſoupirs de nos levres brûlantes, & mon cœur ſe mouroit ſous le poids de la volupté.... quand tout à coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer ſur ta couſine, & tomber en défaillance. Ainſi

la frayeur éteignit le plaisir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur! ... c'est un tourment horrible... Non, garde tes baisers, je ne les saurois supporter... ils sont trop âcres, trop pénétrans, ils perçent, ils brûlent jusqu'à la moëlle.... ils me rendroient furieux. Un seul, un seul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & févere; mais je te sens & te touche sans cesse unie à mon sein comme tu fus un instant. O Julie! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, & je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds... ou dans tes bras.

LETTRE XV.

DE JULIE.

IL eſt important, mon ami, que nous nous ſéparions pour quelque tems, & c'eſt ici la premiere épreuve de l'obéiſſance que vous m'avez promiſe. Si je l'exige en cette occaſion, croyez que j'en ai des raiſons très-fortes : il faut bien, vous le ſavez trop, que j'en aie pour m'y réſoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas beſoin d'autre que ma volonté.

Il y a long-tems que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous puſſiez l'entreprendre à préſent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne ſoit encore agréable ici, vous voyez déja blanchir la pointe de la Dent-de-Jamant (2), & dans ſix ſemaines je ne vous laiſſerois pas faire ce voyage dans un pays ſi rude. Tâchez donc

(2) Haute montagne du pays de Vaud.

de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoie, & vous m'enverrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires ; mais vous n'êtes pas dans votre patrie ; je sais que vous y avez peu de fortune & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, & je vous envoie un léger à compte dans celle que renferme cette boëte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au devant des difficultés, je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends, non-seulement de retourner sans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi, simplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir sur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, si vous voulez, quelques avis sur mes lectures, jusqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement

& ſans aucune apparence de myſtere. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

LETTRE XVI.

RÉPONSE.

Je relis votre terrible lettre, & je friſſonne à chaque ligne. J'obéirai, pourtant, je l'ai promis, je le dois; j'obéirai. Mais vous ne ſavez pas, non barbare, vous ne ſaurez jamais ce qu'un tel ſacrifice coûte à mon cœur. Ah! vous n'aviez pas beſoin de l'épreuve du boſquet pour me le rendre ſenſible! C'eſt un rafinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boëte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'eſt trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté; ſi je vous ai laiſſée maîtreſſe de mon ſort, je ne vous ai point laiſſée l'arbitre de mon honneur. C'eſt un dépôt ſacré (l'unique,

hélas ! qui me reste !) dont jusqu'à la fin de ma vie nul ne sera chargé que moi seul.

LETTRE XVII.

Réplique.

Votre lettre me fait pitié ; c'est la seule chose sans esprit que vous ayez jamais écrite.

J'offense donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie. J'offense donc ton honneur, ingrat ! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien ? Où est-il donc, cet honneur que j'offense ? Dis-le moi, cœur rampant, ame sans délicatesse ? Ah ! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas ! Quoi ! ceux qui veulent partager leur sort n'oseroient partager leurs biens, & celui qui fait profession d'être à moi se tient outragé de mes dons ! Et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il

le cœur qui accepte ? Mais on méprife un homme qui reçoit d'un autre : on méprife celui dont les befoins paffent la fortune. Et qui le méprife ? Des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richeffe, & pefent les vertus au poids de l'or. Eft-ce dans ces baffes maximes qu'un homme de bien met fon honneur ; & le préjugé même de la raifon n'eft-il pas en faveur du plus pauvre ?

Sans doute, il eft des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire eft toujours honnête à recevoir ; or, furement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie (3). Je ne fache rien de plus méprifable qu'un homme dont on achete le cœur & les foins, fi ce n'eft la femme qui les paie ; mais entre

(3) Elle a raifon. Sur le motif fecret de ce voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'eft grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

deux cœurs unis la communauté des biens eſt une juſtice & un devoir, & ſi je me trouve encore en arriere de ce qui me reſte de plus qu'à vous, j'accepte ſans ſcrupule ce que je réſerve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah! ſi les dons de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoiſſant?

Suppoſeriez-vous que je refuſe à mes beſoins ce que je deſtine à pourvoir aux vôtres? je vais vous donner du contraire une preuve ſans réplique. C'eſt que la bourſe que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la premiere fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon Pere me donne pour mon entretien une penſion, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais beſoin de toucher, tant ma mere eſt attentive à pourvoir à tout, ſans compter que ma broderie & ma dentelle ſuffiſent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il eſt vrai que je n'étois pas toujours auſſi riche; les ſoucis d'une paſſion fatale m'ont fait depuis longtems négliger certains ſoins auxquels j'employois mon ſuperflu; c'eſt une raiſon de plus

plus d'en diſpoſer comme je fais ; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cauſe, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'eſſentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela eſt, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous eſt pas permis d'aliéner un pareil ſoin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, inconteſtablement, & ſans vaine ſubtilité ; car vous ſavez que je hais les ſophiſmes. Alors vous pouvez me rendre la bourſe, je la reprens ſans me plaindre, & il n'en ſera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux ni le faux point-d'honneur ; ſi vous me renvoyez encore une fois la boëte ſans juſtification, ou que votre juſtification ſoit mauvaiſe, il faudra ne nous plus voir. Adieu ; penſez-y.

LETTRE XVIII.

A Julie.

J'ai reçu vos dons, je suis parti sans vous voir, me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je assez obéi ?

Je ne puis vous parler de mon voyage ; à peine sais-je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues ; chaque pas qui m'éloignoit de vous séparoit mon corps de mon ame, & me donnoit un sentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet ! Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les puissantes émotions que je viéns d'éprouver coup sur coup m'ont jetté dans des distractions continuelles ; je me sentois toujours où je n'étois point ; à peine avois-je assez de présence d'esprit pour suivre & demander mon chemin, & je suis arrivé à Sion sans être parti de Vevai.

C'eſt ainſi que j'ai trouvé le ſecret d'éluder votre rigueur & de vous voir ſans vous déſobéir. Oui, cruelle, quoi que vous ayez ſu faire, vous n'avez pu me ſéparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même : tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous ſans ceſſe. Il erre impunément ſur vos yeux, ſur vos levres, ſur votre ſein, ſur tous vos charmes ; il pénetre partout comme une vapeur ſubtile, & je ſuis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques perſonnes à voir, quelques affaires à traiter ; voilà ce qui me déſole. Je ne ſuis point à plaindre dans la ſolitude, où je puis m'occuper de vous & me tranſporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'eſt ſeule inſupportable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aiſe dans les lieux ſauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre ſeul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XIX.

A JULIE.

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres; cinq jours que j'y ai paſſé ont ſuffi & au-delà pour mes affaires; ſi toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du ſort de ma premiere lettre; elle fut écrite & miſe à la poſte en arrivant; l'adreſſe en eſt fidélement copiée ſur celle que vous m'envoyâtes; je vous ai envoyé la mienne avec le même ſoin, & ſi vous aviez fait exactement réponſe, elle auroit déja dû me parvenir. Cette réponſe pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cauſe poſſible & funeſte de ſon retard que mon eſprit troublé ne ſe figure. O ma Julie! que d'imprévues cataſtrophes peuvent, en huit jours,

rompre à jamais les plus doux liens du monde ! Je frémis de ſonger qu'il n'y a pour moi qu'un ſeul moyen d'être heureux, & des millions d'être miſérable (1). Julie ! m'auriez-vous oublié ? Ah ! c'eſt la plus affreuſe de mes craintes ! Je puis préparer ma conſtance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au ſeul ſoupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes alarmes & ne ſaurois les calmer. Le ſentiment de mes maux s'aigrit ſans ceſſe loin de vous, & comme ſi je n'en avois pas aſſez pour m'abattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ ſubit, l'agi-

---

(1) On me dira que c'eſt le devoir d'un Editeur de corriger les fautes de langue. Oui bien pour les Editeurs qui font cas de cette correction ; oui bien pour les livres dont on peut corriger le ſtyle ſans le refondre & le gâter ; oui bien quand on eſt aſſez sûr de ſa plume pour ne pas ſubſtituer ſes propres fautes à celles de l'Auteur. Et avec tout cela : qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suiſſe comme un Académicien ?

tation du voyage, donnoient le change à mes ennuis; ils se raniment dans la tranquille solitude. Hélas! je combattois; un fer mortel a percé mon sein, & la douleur ne s'est fait sentir que long-tems après la blessure.

Cent fois, en lisant des Romans, j'ai ri des froides plaintes des Amans sur l'absence. Ah! je ne savois pas alors à quel point la vôtre un jour me seroit insupportable! Je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions, combien il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant; je ne sais quelle idée consolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me sont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune; s'ils servent à vous contenter, je ne voudrois pas ne les point sentir; ils sont les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en mur-

mure plus ; il eſt juſte que vous ſachiez ſi je ſuis conſtant, patient, docile, digne en un mot, des biens que vous me réſervez. Dieux ! Si c'étoit-là votre idée, je me plaindrois de trop peu ſouffrir. Ah ! non, pour nourrir dans mon cœur une ſi douce attente, inventez, s'il ſe peut, des maux mieux proportionnez à leur prix.

LETTRE XX.

De Julie.

Je reçois à la fois vos deux lettres, & je vois, par l'inquiétude que vous marquez dans la ſeconde ſur le ſort de l'autre, que quand l'imagination prend les devans, la raiſon ne ſe hâte pas comme elle, & ſouvent la laiſſe aller ſeule. Penſâtes-vous en arrivant à Sion qu'un Courier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me ſeroit remiſe en arrivant ici, & que les occaſions ne favoriſeroient pas moins ma réponſe ? Il n'en va pas ainſi, mon bel ami. Vos deux lettres

me ſont parvenues à la fois, parce que le Courier, qui ne paſſe qu'une fois la ſemaine (2), n'eſt parti qu'avec la ſeconde. Il faut un certain tems pour diſtribuer les lettres; il en faut à mon commiſſionnaire pour me rendre la mienne en ſecret, & le Courier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il eſt arrivé. Ainſi, tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du Courier eſt bien choiſi, pour recevoir réponſe l'un de l'autre; ce que je vous explique, afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut aſſurer notre correſpondance, & prévenir vos perplexités. Je vous laiſſe à décider de quel côté ſont les plus tendres ſoins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami; Ah! reſpectez & partagez plutôt le plaiſir que j'éprouve, après huit mois d'abſence, de revoir le meilleur des Peres! Il

---

(2) Il paſſe à préſent deux fois.

arriva jeudi au ſoir ; & je n'ai ſongé qu'à lui (3) depuis cet heureux moment. O toi ! que j'aime le mieux au monde, après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles, viennent-elles contriſter mon ame, & troubler les premiers plaiſirs d'une famille réunie ? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi ſans ceſſe ; mais, dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du ſang, & que les plaintes d'un amant rendroient inſenſible aux careſſes d'un pere ? Non, mon digne ami, n'empoiſonne point par d'injuſtes reproches l'innocente joie que m'inſpire un ſi doux ſentiment. Toi dont l'ame eſt ſi tendre & ſi ſenſible, ne conçois-tu point quel charme c'eſt de ſentir dans ces purs & ſacrés embraſſemens le ſein d'un pere palpiter d'aiſe contre celui de ſa fille. Ah ! crois-tu qu'alors le cœur puiſſe un moment ſe partager, & rien dérober à la nature ?

Sol che ſon figlia io mi rammento adeſso.

---

(3) L'article qui précede prouve qu'elle ment.

Ne penſez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé ? Non, les impreſſions plus vives, qu'on ſuit quelques inſtans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'eſt point ſans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'eſt point ſans plaiſir que je vous verrois de retour. Mais..... Prenez patience ainſi que moi puiſqu'il le faut, ſans en demander davantage. Soyez ſûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il ſera poſſible ; & penſez que ſouvent tel qui ſe plaint bien haut de l'abſence, n'eſt pas celui qui en ſouffre le plus.

LETTRE XXI.

A JULIE.

Que j'ai ſouffert en la recevant, cette lettre ſouhaitée avec tant d'ardeur ! J'attendois le Courier à la poſte. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun ; on me dit qu'il y a une lettre, je treſſaille ; je la demande

agité d'une mortelle impatience : je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée ! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caracteres. O circonspection d'un amour craintif ! Je n'ose porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi ; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin ; j'ouvre la lettre au premier détour ; je la parcours, je la dévore ; & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable pere, que je fonds en larmes ; on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs ; là je partage ton attendrissement ; jembrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien, je donne de nouveaux pleurs à sa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triste savoir ? Ah ! c'est de vous qu'il faut ap-

prendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & surtout ce divin accord de la vertu, de l'amour & de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous ! Non, il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur, qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre; &, pour savoir moi-même régler le mien, comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer ! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez & qui vous adorent; les soins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique espoir; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que par vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre sensibilité, & ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent

les droits du ſang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas ! errant, ſans famille, & preſque ſans patrie, je n'ai que vous ſur la terre, & l'amour ſeul me tient lieu de tout. Ne ſoyez donc pas ſurpriſe ſi, bien que votre ame ſoit la plus ſenſible, la mienne ſait le mieux aimer, & ſi, vous cédant en tant de choſes, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiſcretes plaintes. Non, je reſpecterai vos plaiſirs, & pour eux-mêmes qui ſont ſi purs, & pour vous qui les reſſentez. Je m'en formerai dans l'eſprit le touchant ſpectacle, je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le ſerai de la vôtre. Quelles que ſoient les raiſons qui me tiennent éloigné de vous, je les reſpecte ; & que me ſerviroit de les connoître, ſi quand je devrois les déſapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inſpirent ? M'en coûtera-t-il plus de garder le ſilence qu'il ne m'en coûta de vous quitter ? Souvenez-vous toujours, ô Julie ! que votre ame a deux

corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par son choix lui sera toujours le plus fidele.

Nodo più forte :
Fabricato da noi, non dalla sorte.

Je me tais donc, &, jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré que des spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah! je le sais bien, le tableau d'un peuple heureux & simple est celui qu'il faut à ton cœur.

LETTRE XXII.

De Julie.

Enfin le premier pas eſt franchi, & il a été queſtion de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été ſurpris : il n'a pas moins admiré mes progrès dans la muſique & dans le deſſein (4), & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (5), au blaſon près qui lui a paru négligé, il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquierent pas ſans maître ; il a fallu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeuſe de toutes les

(4) Voilà, ce me ſemble, un Sage de vingt ans qui ſait prodigieuſement de choſes ! Il eſt vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus ſi ſavant.

(5) Cela ſe rapporte à une lettre à la mere, écrite ſur un ton équivoque, & qui a été ſupprimée.

ſciences qu'il vouloit bien m'enſeigner, hors une. Il s'eſt rappellé de vous avoir vu pluſieurs fois à ſon précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eût conſervé de vous une impreſſion déſavantageuſe.

Enſuite il s'eſt informé de votre fortune; on lui a dit qu'elle étoit médiocre; de votre naiſſance; on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* eſt fort équivoque à l'oreille d'un gentilhomme, & a excité des ſoupçons que l'éclairciſſement a confirmés. Dès qu'il a ſu que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere prenant la parole a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même propoſable, & qu'au contraire, vous aviez rejetté conſtamment tous les moindres préſens qu'elle avoit tâché de vous faire en choſes qui ne ſe refuſent pas; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la ſienne, & le moyen de ſupporter l'idée d'être redevable à un roturier? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un paiement, au défaut duquel, malgré tout votre mérite, dont on convient, vous ſeriez remercié de vos ſoins. Voilà, mon ami, le réſumé d'une

d'une converſation, qui a été tenue ſur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle ſon humble écoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laiſſer le tems d'y réfléchir. Auſſi-tôt que vous aurez pris votre réſolution, ne manquez pas de m'en inſtruire; car cet article eſt de votre compétence, & mes droits ne vont pas juſques-là.

J'apprends avec peine vos courſes dans les montagnes; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diverſion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me ſoit fort agréable à moi-même: mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes guere en état de ſupporter. D'ailleurs, la ſaiſon eſt fort avancée; d'un jour à l'autre tout peut ſe couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à ſouffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes je ne m'en conſolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voiſinage. Il n'eſt pas tems encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un ſéjour

moins rude, & que nous ſoyons plus à portée d'avoir aiſément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laiſſe le maître du choix de votre ſtation. Tâchez ſeulement qu'on ne ſache point ici où vous êtes, & ſoyez diſcret ſans être myſtérieux. Je ne vous dis rien ſur ce chapitre; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le ſoyez.

Adieu, mon ami, je ne puis m'entretenir plus long-tems avec vous. Vous ſavez de quelles précautions j'ai beſoin pour vous écrire. Ce n'eſt pas tout: mon Pere a amené un étranger reſpectable, ſon ancien ami, & qui lui a ſauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez ſi nous nous ſommes efforcés de le bien recevoir. Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous reſte, tous les amuſemens qui peuvent marquer notre zele à un tel bienfaicteur. On m'appelle: il faut finir. Aieu, de rechef.

LETTRE XXIII.

A JULIE.

A PEINE, ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'obſervation : mais outre que la neige me chaſſe, j'ai voulu revenir au-devant du Courier qui m'apporte, j'eſpere une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous ecrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques ; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réſerver notre correſpondance pour les choſes qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la ſituation de mon ame : il eſt juſte de vous rendre compte de l'uſage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, trifte de mes peines, & confolé de votre joie; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur, qui n'eft pas fans charme pour un cœur fenfible. Je graviffois lentement & à pied des fentiers affez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque fpectacle inattendu. Tantôt d'immenfes rochers pendoient en ruines au-deffus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes cafcades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'ofoient fonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obfcurité d'un bois touffu. Quelquefois en fortant d'un gouffre une agréable prairie réjouiffoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature fauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré: à côté d'une caverne on trouvoit des maifons; on voyoit des pam-

pres secs où l'on n'eût cherché que des ronces ; des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges si bizarrement contrastés ; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printems, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terreins contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obscur du soleil & des ombres, & tous les accidens de lumiere qui en résultoient le matin & le soir ; vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cesserent d'attirer mon admiration, & qui sembloient m'être offertes en un vrai

théatre ; car la perſpective des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois & bien plus puiſſamment que celle des plaines qui ne ſe voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la premiere journée, aux agrémens de cette variété, le calme que je ſentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont ſur nos paſſions les plus vives les êtres les plus inſenſibles, & je mépriſois la philoſophie de ne pouvoir pas même autant ſur l'ame qu'une ſuite d'objets inanimés. Mais cet état paiſible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là ſur des montagnes les moins élevées, & parcourant enſuite leurs inégalités, ſur celles des plus hautes qui étoient à ma portée, après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un ſéjour plus ſerein, d'où l'on voit dans la aiſon le tonnerre & l'orage ſe former au-deſſous de ſoi ; image trop vaine de l'ame du ſage, dont l'exemple n'exiſta jamais, ou

n'exiſte qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai ſenſiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cauſe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis ſi longtems. En effet, c'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légéreté dans le corps, plus de ſérénité dans l'eſprit, les plaiſirs y ſont moins ardens, les paſſions plus modérées. Les méditations y prennent je ne ſais quel caractere grand & ſublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne ſais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au-deſſus du ſéjour des hommes on y laiſſe tous les ſentimens bas & terreſtres, & qu'à meſure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content

d'être & de penser : tous les desirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui sont ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

Quì non palazzi, non teatro o loggia,
Ma'n lor vece un' abete, un faggio, un pino
Trà l'èrba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al Ciel nostr' intelletto (1).

Supposez les impressions réunies de ce que

(1) Au lieu des palais, des pavillons, des théâtres ; les chênes, les noirs sapins, les hêtres s'élancent de l'herbe verte au sommet des monts,

je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la ſituation délicieuſe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans ſpectacles; le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tout nouveaux, des oiſeaux étrangers, des plantes bizarres & inconnues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les diſtances paroiſſant moindres que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horiſon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir: enfin, ce ſpectacle a, je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel qui ravit l'eſprit & les ſens; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

& ſemblent élever au Ciel avec leurs têtes, les yeux & l'eſprit des mortels.

Petrarc.

J'aurois passé tout le tems de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut gueres imaginer, c'est leur humanité désintéressée, & leur zele hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étois embarrassé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même

de ma propoſition, & il en a par-tout été de même. Ainſi c'étoit le pur amour de l'hoſpitalité, communément aſſez tiede, qu'à ſa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur déſintéreſſement fut ſi complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (1). En effet, à quoi dépenſer de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domeſtiques celui de leurs ſoins, & où l'on ne trouve aucun mendiant? Cependant l'argent eſt fort rare dans le haut-Valais, mais c'eſt pour cela que les habitans ſont à leur aiſe : car les denrées y ſont abondantes ſans aucun débouché au-dehors, ſans conſommation de luxe au-dedans, & ſans que le cultivateur montagnard, dont les travaux ſont les plaiſirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils ſeront infailliblement plus pauvres. Ils ont la ſageſſe de le ſentir, & il y a dans le pays

(1) Ecu du pays.

des mines d'or qu'il n'eſt pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort ſurpris de l'oppoſition de ces deux uſages avec ceux du bas-Valais, où, ſur la route d'Italie, on rançonne aſſez durement les paſſagers; & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres ſi différentes. Un Valaiſan m'en expliqua la raiſon. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui paſſent ſont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous ſommes ſûrs que leur voyage eſt déſintéreſſé; l'accueil qu'on leur fait l'eſt auſſi. Ce ſont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reſte, ajouta-t-il en ſouriant, cette hoſpitalité n'eſt pas coûteuſe, & peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni

pour briller ? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur maniere ; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions freres, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrasserent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la

ſincérité de leurs offres, ni le moindre ſcrupule à m'en prévaloir. Ils en uſent entre eux avec la même ſimplicité ; les enfans en âge de raiſon ſont les égaux de leurs peres, les domeſtiques s'aſſeyent à table avec leurs maîtres ; la même liberté regne dans les maiſons & dans la république, & la famille eſt l'image de l'Etat.

La ſeule choſe ſur laquelle je ne jouiſſois pas de la liberté étoit la durée exceſſive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y étois une fois, il y falloit reſter une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, & un Suiſſe, n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente choſe, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux ſont ſobres, & la grande réſerve de la table annonce aſſez ſouvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précedent l'ivreſſe ; mais il faut ſavoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il

ne m'étoit guere poſſible de faire avec d'auſſi déterminés buveurs que les Valaiſans, des vins auſſi violens que ceux du pays, & ſur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment ſe réſoudre à jouer ſi ſottement le ſage & à fâcher de ſi bonnes gens ? Je m'enivrois donc par reconnoiſſance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourſe, je le payois de ma raiſon.

Un autre uſage qui ne me gênoit guere moins, c'étoit de voir, même chez des Magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe ſeroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaiſanes, des ſervantes mêmes rendroient leurs ſervices embarraſſans. Vous pouvez m'en croire, elles ſont jolies puiſqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir ſont difficiles en beauté.

Pour moi, qui reſpecte encore plus les uſages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur ſervice en ſilence, avec autant de gravité que Don Qui-

chotte chez la Ducheſſe. J'oppoſois quelquefois en ſouriant les grandes barbes & l'air groſſier des convives au teint éblouiſſant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faiſoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge qui n'a, dans ſa blancheur éblouiſſante, qu'un des avantages du modele que j'oſois lui comparer ; modele unique & voilé, dont les contours furtivement obſervés me peignent ceux de cette coupe célebre à qui le plus beau ſein du monde ſervit de moule.

Ne ſoyez pas ſurpriſe de me trouver ſi ſavant ſur des myſteres que vous cachez ſi bien : je le ſuis en dépit de vous ; un ſens en peut quelquefois inſtruire un autre : malgré la plus jalouſe vigilance, il échappe à l'ajuſtement le mieux concerté quelques légers interſtices, par leſquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'inſinue impunément ſous les fleurs d'un bouquet ; il erre ſous la chenille & la gaze, & fait ſentir à la main la réſiſtance élaſtique qu'elle n'oſeroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ne ricopre invida vesta;
Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroso pensier già non arresta (1).

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes : c'est d'avoir des corps - de - robe si élevés par derriere qu'elles en paroissent bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coeffures noires & le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane, & j'espere qu'il vous ira bien ; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être ad-

---

(1) Son acerbe & dure mamelle se laisse entrevoir ; un vêtement jaloux en cache en vain la plus grande partie : l'amoureux desir, plus perçant que l'œil, pénetre à travers tous les obstacles. *Tasse.*

mirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie ? étiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ! Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment seul, moi qui ne suis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon ame. Quand je suis triste, elle se réfugie auprès de la vôtre, & cherche des consolations aux lieux où vous êtes ; c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en saurois jouir seul, & pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course où la diversité des objets me rappellant sans cesse en moi-même, je vous conduisois partout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous servoient de siége. Tantôt, assis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets ; tantôt, à vos genoux, j'en con-

templois un plus digne des regards d'un homme ſenſible. Rencontrois-je un pas difficile, je vous le voyois franchir avec la légéreté d'un fan qui bondit après ſa mere. Falloit-il traverſer un torrent, j'oſois preſſer dans mes bras une ſi douce charge; je paſſois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce ſéjour paiſible; & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs ſimples des habitans, & leur ſageſſe égale & ſûre, & l'aimable pudeur du ſexe, & ſes innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie! diſois-je avec attendriſſement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes! Que ne puis-je ici raſſembler toute mon ame en toi ſeule, & devenir à mon tour l'univers pour toi! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous ſont dûs! Délices de l'amour, c'eſt alors

que nos cœurs vous ſavoureroient ſans ceſſe ! Une longue & douce ivreſſe nous laiſſeroit ignorer le cours des ans : & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penſer & ſentir enſemble feroit ſuccéder à leurs tranſports une amitié non moins tendre. Tous les ſentimens honnêtes, nourris dans la jeuneſſe avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immenſe ; nous pratiquerions au ſein de cet heureux peuple, & à ſon exemple, tous les devoirs de l'humanité : ſans ceſſe nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point ſans avoir vécu.

La poſte arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat juſqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimeres : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

LETTRE XXIV.

A JULIE.

JE réponds ſur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le paiement, & n'ai, Dieu merci, nul beſoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel eſt mon ſentiment ſur ce point.

Je diſtingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune ; mais il ne pénetre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable, au contraire, en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeul, peut rendre heureux un être penſant,

Appliquons, ma Julie, ces principes à votre queſtion; elle ſera bien-tôt réſolue.

Que je m'érige en maître de philoſophie, & prenne, comme ce fou de la Fable, de l'argent pour enſeigner la ſageſſe; cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque choſe de ridicule en ſoi: cependant comme aucun homme ne peut tirer ſa ſubſiſtance abſolument de lui-même, & qu'on ne ſauroit l'en tirer de plus près que par ſon travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la ſottiſe de ſacrifier la félicité à cette opinion inſenſée; vous ne m'en eſtimerez pas moins, & je n'en ſerai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres conſidérations à faire. Laiſſons la multitude, & regardons en nous-mêmes. Que ferai-je réellement à votre pere, en recevant de lui le ſalaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon tems, c'eſt-à-dire de ma perſonne? Un mercenaire, un homme à ſes gages, une eſpece de valet, & il aura de ma part,

pour garant de ſa confiance, & pour sûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ſes gens.

Or quel bien plus précieux peut avoir un pere que ſa fille unique, fût-ce même une autre que Julie ? Que fera donc celui qui lui vend ſes ſervices ? fera-t-il taire ſes ſentimens pour elle ? Ah ! tu ſais ſi cela ſe peut ! ou bien, ſe livrant ſans ſcrupule au penchant de ſon cœur, offenſera-t-il dans la partie la plus ſenſible celui à qui il doit fidélité ? Alors, je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus ſacrés (1),

---

(1) Malheureux jeune homme ! qui ne voit pas qu'en ſe laiſſant payer en reconnoiſſance ce qu'il refuſe de recevoir en argent, il viole des droits plus ſacrés encore. Au lieu d'inſtruire il corrompt ; au lieu de nourrir il empoiſonne ; il ſe fait remercier par une mere abuſée d'avoir perdu ſon enfant. On ſent pourtant qu'il aime ſincérement la vertu, mais ſa paſſion l'égare ; & ſi la grande jeuneſſe ne l'excuſoit pas, avec ſes beaux diſcours il ne ſeroit qu'un ſcélérat. Les deux amans ſont à plaindre ; la mere ſeule eſt inexcuſable.

H iv

un traître, un séducteur domestique que les loix condamnent très-justement à la mort. J'espere que celle à qui je parle sait m'entendre ; ce n'est pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïse & d'Abélard tomberent entre vos mains, vous savez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïse ; elle avoit un cœur fait pour aimer : mais Abélard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, & connoissant aussi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imite ? Malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle sa passion jusqu'à ce point en est bientôt puni par elle, & perd le goût des sentimens auxquels il a sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez

l'estime, & l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi, bientôt ils se mépriseront mutuellement, l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur, & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en est pas ainsi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne proscrit l'engagement réciproque. Les loix les plus séveres ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour ; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais ; & s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ces innocentes chaînes, il en est puni, sans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raisons, sage & vertueuse Ju-

lie, elles ne font qu'un froid commentaire de celles que vous m'exposâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres; mais c'en est assez pour vous montrer combien je m'en suis pénétré. Vous vous souvenez que je n'insistai point sur mon refus, & que malgré la répugnance que le préjugé m'a laissée, j'acceptai vos dons en silence, ne trouvant point en effet, dans le véritable honneur, de solide raison pour les refuser. Mais ici le devoir, la raison, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choisir entre l'honneur & vous, mon cœur est prêt à vous perdre. Il vous aime trop, ô Julie, pour vous conserver à ce prix.

LETTRE XXV.

DE JULIE.

LA relation de votre voyage est charmante, mon bon ami; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le

connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage dont vous vous doutez bien; quoique je n'aie pu m'empêcher de rire de la ruse avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derriere un rempart. Eh ! comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à sa maîtresse ? L'amour, si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienséance ? Pouviez-vous ignorer que ce style n'est pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déja trop, peut-être, sur un sujet qu'il ne falloit point relever. Je suis, d'ailleurs, trop occupée de votre seconde lettre, pour répondre en détail à la premiere. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires; nous serons assez occupés.

Je savois le parti que vous prendriez. Nous nous connoissons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne sera pas, croyez-moi, dans les occasions qui de-

mandent du courage & des ſacrifices (2). Le premier mouvement aux attaques vives eſt de réſiſter ; & nous vaincrons, je l'eſpere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eſt au milieu du ſommeil, c'eſt dans le ſein d'un doux repos qu'il faut ſe défier des ſurpriſes : mais c'eſt, ſur-tout, la continuité des maux qui rend leur poids inſupportable, & l'ame réſiſte bien plus aiſément aux vives douleurs qu'à la triſteſſe prolongée. Voilà, mon ami, la dure eſpece de combat que nous aurons déſormais à ſoutenir : ce ne ſont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une réſiſtance plus héroïque encore à des peines ſans relâche.

Je l'avois trop prévu ; le tems du bonheur eſt paſſé comme un éclair ; celui des diſgraces commence, ſans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'alarme & me décourage ; une langueur mortelle s'em-

---

(2) On verra bientôt que la prédiction ne ſauroit plus mal quadrer avec l'événement.

pare de mon ame; ſans ſujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables; mais je cultivois l'eſpérance & la vois flétrir tous les jours. Que ſert, hélas! d'arroſer le feuillage quand l'arbre eſt coupé par le pied?

Je le ſens, mon ami, le poids de l'abſence m'accable. Je ne puis vivre ſans toi, je le ſens; c'eſt ce qui m'effraie le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions enſemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire; l'heure paſſe, & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta préſence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce ſupplice affreux. Ton cœur ſeul peut te dire que je te manque. Ah! ſi tu ſavois quel pire tourment c'eſt de reſter quand on ſe ſépare, combien tu préférerois ton état au mien?

Encore ſi j'oſois gémir! ſi j'oſois parler de mes peines, je me ſentirois ſoulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais, hors quelques ſoupirs exhalés en ſecret dans

le ſein de ma couſine, il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes ; il faut ſourire quand je me meurs.

Sentirſi, oh Dei, morir ;
E non poter mai dir :
Morir mi ſento ! (3).

Le pis eſt que tous ces maux aggravent ſans ceſſe mon plus grand mal, & que plus ton ſouvenir me déſole, plus j'aime à me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! ſens-tu combien un cœur languiſſant eſt tendre, & combien la triſteſſe fait fermenter l'amour ?

Je voulois vous parler de mille choſes ; mais outre qu'il vaut mieux attendre de ſavoir poſitivement où vous êtes, il ne m'eſt pas poſſible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami ; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.

---

(3) O Dieux ! Se ſentir mourir & n'oſer dire : Je me ſens mourir ! *Metaſt.*

BILLET.

J'ÉCRIS, par un batelier que je ne connois point, ce billet à l'adreſſe ordinaire, pour donner avis que j'ai choiſi mon aſyle à Meillerie ſur la rive oppoſée ; afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'oſe approcher.

LETTRE XXVI.

A JULIE.

QUE mon état eſt changé dans peu de jours ! Que d'amertumes ſe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous ! Que de triſtes réflexions m'affligent ! Que de traverſes mes craintes me font prévoir ! O Julie ! que c'eſt un fatal préſent du ciel qu'une ame ſenſible ! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & dou-

leur ſur la terre. Vil jouet de l'air & des ſaiſons, le ſoleil ou les brouillards, l'air couvert ou ſerein régleront ſa deſtinée, & il ſera content ou triſte, au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'abſurdes maximes un obſtacle invincible aux juſtes vœux de ſon cœur. Les hommes le puniront d'avoir des ſentimens droits de chaque choſe, & d'en juger par ce qui eſt veritable, plutôt que par ce qui eſt de convention. Seul il ſuffiroit pour faire ſa propre miſere, en ſe livrant indiſcrétement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les peſantes chaînes de la néceſſité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité ſuprême ſans ſe ſouvenir qu'il eſt homme : ſon cœur & ſa raiſon feront inceſſamment en guerre, & des deſirs ſans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle eſt la ſituation cruelle où me plonge le ſort qui m'accable, & mes ſentimens qui m'élevent, & ton pere qui me mépriſe, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale! je n'aurois jamais ſenti ce contraſte inſupportable de grandeur au fond de mon ame, & de baſ-

ſeſſe dans ma fortune ; j'aurois vécu tranquille & ſerois mort content, ſans daigner remarquer quel rang j'avois occupé ſur la terre. Mais t'avoir vue & ne pouvoir te poſſéder, t'adorer & n'être qu'un homme, être aimé & ne pouvoir être heureux, habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre enſemble, ô Julie à qui je ne puis renoncer ! O deſtinée que je ne puis vaincre ! Quels combats affreux vous excitez en moi, ſans pouvoir jamais ſurmonter mes deſirs ni mon impuiſſance !

Quel effet bizarre & inconcevable ! Depuis que je ſuis rapproché de vous, je ne roule dans mon eſprit que des penſées funeſtes. Peut-être le ſéjour où je ſuis contribue-t-il à cette mélancolie ; il eſt triſte & horrible ; il en eſt plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas ſi patiemment un plus agréable. Une file de rochers ſtériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuſe. Ah ! je le ſens, ma Julie, s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre ſéjour ni d'autre ſaiſon.

Dans les violens tranſports qui m'agitent je ne ſaurois demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance ſur les rochers ; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui regne au dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe eſt jaune & flétrie, les arbres ſont dépouillés, le ſéchard (4) & la froide bize entaſſent la neige & les glaces, & toute la nature eſt morte à mes yeux, comme l'eſpérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri ſolitaire une petite eſplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuſe où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux ſe porterent vers ce ſéjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y diſcerner votre demeure ; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le Curé emprunter un téleſcope avec

(4) Vent du Nord-Eſt.

lequel je vis ou crus voir votre maiſon, & depuis ce tems je paſſe les jours entiers dans cet aſyle à contempler ces murs fortunés qui renferment la ſource de ma vie. Malgré la faiſon je m'y rends dès le matin & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois ſecs que j'allume ſervent, avec mes courſes, à me garantir du froid exceſſif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu ſauvage que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre ſur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voiſin.

C'eſt là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaiſirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'eſt delà qu'à travers les airs & les murs, il oſe en ſecret pénétrer juſques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore ? tes regards tendres raniment ſon cœur mourant; il entend le ſon de ta douce voix; il oſe chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le boſquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ſes deſirs! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton

innocente vie : je ſuis de loin les diverſes occupations de ta journée, & je me les repréſente dans les tems & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des ſoins qui te rendent plus eſtimable, & mon cœur s'attendrit avec délices ſur l'inépuiſable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle ſort d'un paiſible ſommeil, ſon teint a la fraîcheur de la roſe, ſon ame jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne ſera point perdu pour la vertu. Elle paſſe à préſent chez ſa mere ; les tendres affections de ſon cœur s'épanchent avec les auteurs de ſes jours, elle les ſoulage dans le détail des ſoins de la maiſon ; elle fait peut-être la paix d'un domeſtique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation ſecrete : elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre tems, elle s'occupe ſans ennui des travaux de ſon ſexe, elle orne ſon ame de connoiſſances utiles, elle ajoute à ſon goût exquis les agrémens des beaux-arts, & ceux de la danſe à ſa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & ſimple parure orner des charmes qui n'en ont pas beſoin ;

ici je la vois consulter un Pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente ; là, secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes : tantôt, en riant avec ses compagnes, elle ramene une jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs. Quelques momens, ah ! pardonne ! j'ose te voir même t'occuper de moi, je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres, je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces, je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie ! ô Julie! & nous ne serions pas unis ! & nos jours ne couleroient pas ensemble ? & nous pourrions être séparés pour toujours ? Non, que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit ! En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur ; la rage me fait courir de caverne en caverne ; des gémissemens & des cris m'échappent malgré moi ; je rugis comme une lionne irritée ; je suis capable de tout, hors de renoncer à toi,

& il n'y a rien, non, rien que je ne faſſe pour te poſſéder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occaſion sûre pour vous l'envoyer quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la triſteſſe qu'elle reſpire a charmé la mienne! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me diſiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés! Votre affliction, je l'avoue, eſt plus patiente; la mienne eſt plus emportée; mais il faut bien que le même ſentiment prenne la teinture des caracteres qui l'éprouvent, & il eſt bien naturel que les plus grandes pertes cauſent les plus grandes douleurs. Que dis-je, des pertes? Eh! qui les pourroit ſupporter? Non, connoiſſez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du ciel nous deſtina l'un pour l'autre; c'eſt la premiere loi qu'il faut écouter; c'eſt le premier ſoin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets, tu veux forcer des barrieres inſurmontables, & negliges les ſeuls moyens poſſibles; l'enthouſiaſme de l'honnêteté t'ôte la raiſon, & ta vertu n'eſt plus qu'un délire.

Ah ! si tu pouvois rester toujours jeune & brillante comme à présent je ne demanderois au ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie une fois, une seule fois, & passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asyle, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas ! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête ; il vole & le tems fuit ! l'occasion s'échappe, ta beauté, ta beauté même aura son terme ; elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été ceuillie, & moi cependant, je gémis, je souffre, ma jeunesse s'use dans les larmes, & se flétrit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déja des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais ; qu'il en sera de même de celles qui nous restent, si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée ! tu cherches un chimérique bonheur pour un tems où nous ne serons plus ; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, & que nos ames, épuisées d'amour & de peines, se fondent & coulent comme l'eau. Reviens, il en est tems encore,

reviens, ma Julie, de cette erreur funeſte. Laiſſe-là tes projets & ſois heureuſe. Viens, ô mon ame! dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être : viens à la face du ciel, guide de notre fuite & témoin de nos ſermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'eſt pas toi; je le ſais, qu'il faut raſſurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah! quel tréſor nous aurons acquis! Mais ne faiſons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne reſtera pas ſur la terre entiere un aſyle à deux amans infortunés. J'ai des bras, je ſuis robuſte, le pain gagné par mon travail te paroîtra plus délicieux que les mets des feſtins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être inſipide? Ah! tendre & chere amante, duſſions-nous n'être heureux qu'un ſeul jour, veux-tu quitter cette courte vie, ſans avoir goûté le bonheur.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie! vous connoiſſez l'antique uſage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui reſſemble à bien des égards. La roche eſt eſcarpée, l'eau eſt profonde, & je ſuis au déſeſpoir.

LETTRE XXVII.

DE CLAIRE.

MA douleur me laiſſe à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens ſont au comble. L'aimable Julie eſt à l'extrémité & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer ſa ſanté. La premiere converſation qu'elle eut ſur votre compte avec ſon pere y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récens ont accru ſes agitations, & votre derniere lettre a fait le reſte. Elle en fut ſi vivement émue, qu'après avoir paſſé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fievre ardente qui n'a fait qu'augmenter ſans ceſſe, & lui a enfin donné le tranſport. Dans cet état elle vous nomme à chaque inſtant, & parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en eſt occupée. On éloigne ſon pere autant qu'il eſt poſſible ; cela prouve aſſez que ma tante a conçu des

ſoupçons ; elle m'a même demandé avec inquiétude ſi vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de ſa fille, effaçant pour le moment toute autre conſidération, elle ne ſeroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc, ſans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il eſt à vos ordres, ſervez-vous-en pour votre retour, & ſur-tout ne perdez pas un moment ſi vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

LETTRE XXVIII.

DE JULIE A CLAIRE.

QUE ton abſence me rend amere la vie que tu m'as rendue ! Quelle convaleſcence ! Une paſſion plus terrible que la fievre & le tranſport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus beſoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O ſi tu ſavois ce que l'inſenſé m'oſe propoſer ! . . & de quel ton. .

m'enfuir ! le fuivre ! m'enlever ! . . . . le malheureux ! . . . de qui me plains-je ? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui . . . grand Dieu ! que feroit-ce, s'il favoit tout ? . . il en deviendroit furieux, je ferois entraînée, il faudroit partir . . . je frémis . . . .

Enfin mon pere m'a donc vendue ! il fait de fa fille une marchandife, une efclave, il s'acquitte à mes dépens ! il paie fa vie de la mienne ! . . . car je le fens bien, je n'y furvivrai jamais, . . . pere barbare & dénaturé ! mérite-t-il . . . quoi ! mériter ? c'eft le meilleur des peres ; il veut unir fa fille à fon ami, voilà fon crime. Mais ma mere, ma tendre mere ! quel mal m'a-t-elle fait ? . . . Ah beaucoup ! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point. Je ne fais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives . . . . avant que tu fois de retour . . . qui fait . . . . fugitive, errante, déshonorée . . . . c'en eft fait, c'en eft fait, la crife eft venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être . . . . qui-eft-ce qui fait

éviter ſon ſort ? . . . ô dans quelque lieu que je vive & que je meure ; en quelque aſyle obſcur que je traîne ma honte & mon déſeſpoir, Claire, ſouviens-toi de ton amie... Hélas ! la miſere & l'opprobre changent les cœurs . . . Ah ! ſi jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé !

Fin du Tome premier.

TABLE
DES LETTRES ET MATIERES
Contenues en ce Volume.

Fin de la Table du Tome premier.



